

# Le Samedi

VOL. II.—NO. 47

MONTREAL, 2 MAI 1891.

(PAR ANNEE, \$2.50  
LE NUMERO, 5 CTS.

## ETUDES PHYSIOLOGIQUES



LES DIFFERENTS RIRES

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &  
NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 2 MAI 1891.

## CHASSE-SPLEEN

On coule sa statue avant d'avoir songé à son piédestal.

Nous ne montrons jamais le poing à la mort que de loin.

On n'est modeste que quand on se connaît trop ou pas assez.

Rien n'absorbe les idées d'un poète comme le papier buvard.

En amour on raccommode quelquefois les déchirures, jamais l'usé.

Toutes les femmes ont de l'esprit, excepté celles qui croient en avoir.

L'homme supérieur est celui qui fait son métier tout en sachant faire autre chose.

Le manque d'esprit peut se définir ainsi, dire ce qu'il faut taire et taire ce qu'il faut dire.

Chacun porte avec soi son auditoire ordinaire, et, involontairement, pense et parle pour lui.

Grand nombre de femmes font si grand cas de leur amour qu'elles ne veulent jamais le donner.

Les amitiés qui se forment pendant les mauvais jours sont celles qui résistent le mieux au temps.

On a souvent deux opinions sur une même chose — la première pour soi, la seconde pour les autres.

Les femmes préfèrent la soie la plus unie aux cotonnades les plus enluminées, et en les accuse de manquer de simplicité!

En aimant nos amis, nous obéissons souvent, sans le savoir, au précepte chrétien, qui dit: "Aimez vos ennemis."

Lorsque deux honnêtes personnes échangent involontairement, et entre elles, leurs parapluies, elles prétendent toujours en avoir pris un plus mauvais.

Les Turcs disent qu'Allah nous a donné deux oreilles, deux yeux et une seule bouche parce qu'il est plus raisonnable de regarder et d'écouter que de parler.

L'employé qui ne trouve jamais le temps de faire sa besogne est toujours le premier à courir à la fenêtre quand une bande de musique passe dans la rue.

## Les premières fleurs de la saison



Les personnes désirant se procurer de la graine ou des boutures de cette plante remarquable devront nous envoyer leur adresse et dix centimes.

## COQUILLE INSOLUBLE

Un de nos grands confrères, parlant des mauvais traitements qu'on a, dans un temps, fait subir à la statue de Nelson, dit:

"Du reste, l'animal ne pouvait plus se défendre."

Est-ce amiral ou animal qu'il faut lire?

Nous serions assez disposé de croire que le typo coupable n'a pu le héros anglais, ou que s'il l'a beaucoup, il a agi en *ami mal* inspiré.

## DANS LES DEUX MONDES

—Et vous, cher docteur, vous ne vous présentez pas aux élections?

—Non. Que voulez-vous, nous autres médecins, nous avons tant d'ennemis dans ce monde. — Et dans l'autre, donc?

## ASSEZ PROBABLE

Brigitte. — Pensez-vous que votre frère a connu la cause véritable de sa mort?

Kate. — Comment voulez-vous qu'il l'ait connue? le coroner n'a pas fait d'enquête.

## JUSTE PUNITION

M. Pipée (lisant son journal). — On nous écrit de... que M. X. vient de mourir à l'âge de 110 ans; il fumait et buvait continuellement depuis près d'un siècle.

Madame Pipée. — C'est bien fait; c'est réellement se suicider que de boire et fumer de la sorte.

## HARMONIE FACILE

Henriette. — Penses-tu que mon chapeau va avec la couleur de mes cheveux?

Justine. — Je crois que oui; mais au cas contraire, il te sera toujours possible d'acheter une autre... chevelure.

## LA QUESTION DU JOUR



Pèse-t-il le poids?

## MOTS D'ENFANTS

Oncle Jean. — Quelle sorte de poupée veux-tu pour ta fête Lucie?

Lucie. — Des jumelles, mon oncle.

—René, mon bébé, embrasse-moi comme tu m'aimes.

—Ah! non, petite mère, je te ferais du mal!

Le maître. — Pourquoi ne devons-nous pas semer des perles devant des porcs, Joe?

Joe. — Sais pas, je le demanderai à papa, il est dans les provisions.

Maman. — Suzanne, as-tu donné des bonbons à ta petite sœur?

Suzanne (6 ans) — Non, j'ai craint que ça lui abîme les dents.

Toto apprend l'histoire de France.

—La Révolution française, s'écrie-t-il, fut l'œuvre des Écossais.

—Comment? des Écossais? demande le professeur stupéfait.

—Oui, monsieur... les sans culottes!

Joe. — Dis donc Monsieur Lennuyeux, as-tu apporté ton gourdin avec toi?

Lennuyeux. — Mon gourdin! qu'est-ce que tu veux dire, mon petit Joe?

Joe. — Je veux rien dire. C'est papa qu'a dit quand il a su que tu venais ce soir, monsieur, que tu allais nous assommer.

1er garçon. — Qu'est-ce qui t'as donné ce deux sous là?

2me garçon. — Maman, parce que j'ai été bien sage hier.

1er garçon. — Qu'est-ce que tu vas en faire?

2me garçon. — Acheter un sifflet.

1er garçon. — Ta mère te le fera payer plus cher que deux sous.

Le maître. — Qu'est-ce qu'un port?

Personne ne répond.

Enfin une voix s'élève; c'est celle du fils d'un commerçant du marché Bonsecours.

Cette voix est nette au milieu du silence général.

—Je le sais bien, moi, monsieur... Un port, c'est un cochon.

Maman. — Voici deux pommes pour mon petit Paul: une pour aujourd'hui, l'autre pour demain.

Deux heures après, l'enfant réclame son fruit. La mère cherche et n'en trouve qu'un seul.

—Ta pomme, cher enfant, mais tu l'as mangée déjà, puisqu'il n'en reste qu'une.

—C'est vrai, mère; mais c'est celle de demain que j'ai mangée. Donne-moi donc, celle d'aujourd'hui.

Le curé de X... faisait le catéchisme, et la leçon avait pour objet les différents modes de prières en usage dans la religion catholique.

—Que fait-on après le repas? demanda-t-il à l'un de ses jeunes auditeurs.

Le moutard interrogé hésite, balbutie; mais, soufflé par l'un de ses voisins, il reprend son aplomb.

—Ce qu'on fait après le repas? reprend-il. Eh bien, monsieur le curé, on prend le café.

Deux estropiés en guenilles font appel à la charité publique.

L'un des deux fait l'artiste; il joue de l'orgue. Sur l'orgue, il y a une sébile en fer-blanc.

Pendant la musique, son compagnon tend sa casquette aux passants.

—Il faut donner un sou à ces pauvres gens, dit un petit garçon à sa mère.

Celle-ci y consent.

Aussitôt le bébé s'élance vers le mendiant à l'orgue.

—Pourquoi dans la sébile, et pas dans la casquette? lui demande la mère quand il revient.

—Dame, maman, parce que ça sonne.

ARGENT PERDU

—Je vous dis que non, je ne veux pas renouveler mon assurance contre les accidents ; toutes ces compagnies sont des fraudes.

—Mais...

—Je vous dis des fraudes ; voilà dix ans que je suis assuré et je n'ai pas été dans le plus petit accident.

UNE EXPLOSION

Henri.—Fanny Bruno est fiancée, devinez à qui ?

Angélique.—Quoi ! cette petite bête au nez violacé a trouvé un imbécile pour l'épouser ; dites-moi vite qui !

Henri.—C'est... c'est... moi.

LE DROIT DES FEMMES

Arthur.—Un homme qui me paraît être dans le vrai, c'est celui qui a dit que "la femme réclame avec raison le droit de faire ce qu'elle pouvait bien faire."

Eduard.—C'est justement ce que les femmes réclament.

Arthur.—Pas du tout ; elles réclament le droit de faire ce qu'elles pensent pouvoir bien faire.

ARGUMENT NOUVEAU EN FAVEUR DES FILS SOUTERRAINS



M. de Lapodière (qui s'est pris dans une clôture en fil de fer en courant après le train).—Pourquoi ne mettent-ils pas tous ces fils là sous terre ? Ça aurait tant de bon sens.

SANS PITIÉ

Lui.—Etes-vous sûre que vous pourrez être heureuse sans moi ?

Elle.—Je vais essayer ; mais à tout hasard j'aime mieux être malheureuse avec un autre qu'avec vous

AH ! CES COMMIS !

Commis.—Voici un patron de robe que nous venons justement de recevoir.

Cliente.—Il ne me plaît pas.

Commis.—Je suis sûr que mademoiselle votre sœur est d'un avis contraire, n'est-ce pas, mademoiselle ?

Cliente (flattée).—Ah ! ah ! c'est ma fille ; après tout vous avez raison, envoyez-moi le coupon.

UN HOMME DE VALEUR

Troplong (ironiquement).—Oh ! je vous demande pardon, M. Petithomme, je ne vous avais pas aperçu au milieu de mes quatre amis.

Petithomme.—Je vous crois, je suis comme un cinq cents perdu entre cinq sous ; on ne me voit pas, quoique je vaille à moi seul autant que les autres réunis.

QUALIFIÉ



Lui.—Voilà cette pauvre Lucie qui s'en va trouver son fiancé, un singe assez vieux pour être son père, et assez laid pour être son frère.

Elle.—Oui, mais il est assez riche pour être son mari.

PEU S'EN FAUT

Lui.—Rappelez-vous, mademoiselle, que je ne suis pas tout à fait fou.

Elle.—Pas tout à fait... ah ! je craignais...

COMME CHEZ LES PARTIES

Henriette.—Oh ! merci, mais comment avez-vous pu écarter cette horrible Justine de la serre ?

Charlie.—Oh ! très simplement, je lui ai dit que son corsage de soie noire faisait un pli dans le dos.

SENTIMENTS UN PEU MELES



Lucie.—Je reçois une lettre de Clara ; elle a eu la douleur de perdre son oncle ; il lui laisse toute sa fortune.

Hélène.—C'est magn... malheureux ! Ce pauvre oncle ! Il faut que j'envoie à Clara une lettre de congr... condoléances.

HUMILIATION !

Lui (écoutant).—Je crois que voilà votre père qui rentre.

Elle.—Je ne crois pas, je pense plutôt que c'est votre mère qui vient vous chercher.

MÉPRIS DE COUR

Juge.—Le quatrième témoin n'a pas répondu à l'appel de son nom ?

Crieur.—Il est sourd et muet, Votre Honneur.

Juge (pensant à autre chose).—Il pouvait le dire au moins.

ATTENTIF A SES AFFAIRES

1er Docteur.—Enchanté de vous voir ; il y a un siècle que je ne vous ai rencontré. Comment ça va t'il ?

2e Docteur.—Comme d'habitude, je prends toujours la vie aisément.

PAS "BOODLER"

—Je n'aurais jamais cru que le seul entrepreneur de pompes funèbres de notre ville pouvait faire faillite.

—C'est sa faute ; il n'a pas voulu donner une commission aux docteurs, alors personne ne meurt.

PREUVE DE CIRCONSTANCES



Mlle Julie.—Oui, Georges, j'admetts que j'ai pu peut-être avoir été engagée une fois...

Vois dans le passap.—Julie, le bébé joue avec la boîte à bijoux... tu sais la belle, celle qui a toutes les bagues d'engagement.

IL Y RESTERA LONGTEMPS

Paul (dans la rue).—Bonjour, Emma, ton mari est-il chez lui, j'aurais à lui parler.

Emma.—Oui, et si tu as une course à faire, tu as le temps de la faire ; il est en train de se consulter pour savoir s'il ira ou non se faire arracher une dent.

IL EST DANS LE VRAI

Madame (sévèrement).—Quand es-tu rentré, la nuit dernière ?

Monsieur (prudemment).—Un peu après la nuit.

Madame.—Après la nuit ! il faisait jour.

Monsieur.—Parfaitement ! est-ce que le jour s'arrête pas tout de suite après la nuit ?

FREIN INSTANTANÉ

Lui, (très agité).—Mademoiselle Latendresse je... je désire... avoir avec vous quelques minutes d'entretien.

Elle, (qui a compris).—Volontiers, je vous écoute comme si vous étiez mon frère.

Lui, (se levant et prenant son chapeau).—Ah j'ai oublié ce que je voulais vous dire.

## LA BOITE AUX LETTRES DU SAMEDI LES INDISCRÉTIONS DE LA POSTE

(Pour le SAMEDI.)

I

UN PEU POUR RIRE

On parlait devant Ch. Erigagnez, de certain membre du club O..., qui fait beaucoup parler de lui.

— En somme, ce n'est qu'un sot, dit Garrichar.

— Oui, répond Erigagnez, mais un sot... *périlleux!*

\*\*

Entre maître et domestique.

— Si monsieur voulait me prendre à son service?

— Nous verrons. Comment vous appelez-vous?

— Batisse.

— C'est Baptiste que vous voulez dire?

— Pardon, monsieur, c'est Batisse, à preuve que je suis d'en-bas de Québec.

\*\*

C. A. J. racontait à un ami que lorsqu'il avait quitté son village, son père l'avait gratifié, pour tout pécule, d'un fort coup de pied audessous des reins.

— Il me semble répond l'ami, que votre père vous a donné sa bénédiction bien bas.

\*\*

Le talent perce toujours.

Un peintre eut, comme tant d'autres, des commencements laborieux et peu dorés.

Un jour assez déouragé et très dépenaillé, il arrive au restaurant de Théo.

Un ami le prend à part :

— Mon cher, tu n'as donc pas vu les coudes de ton gilet?

Et l'artiste, avec un sourire plein d'amertume :

— Que veux-tu? On dit que le talent, finit toujours par *percer*.

\*\*

Entre Narcisse et Albert.

— Barnum est mort, hein?

— Oui! ça c'est un homme qui en eu des bêtes.

— Il n'en a jamais eu d'aussi féroces que toi.

— Sais pas, mais chose certaine c'est qu'il n'a jamais pu en avoir d'aussi bête que toi. — (Authentique.)

J. Alcide C.

Montréal, 16 avril 1891.

II

RAVAUDERASSERIES ET EFFAROUCAILLONNADES

Un qui peut se vanter de s'être fait jouer d'une belle manière, c'est Giaïpe Arhadi.

## Les horreurs de la franc-maçonnerie



*Madame Quinine.*—Pour l'amour de Dieu, c'est toi Jacob! Où as-tu pris cet accoutrement?

*M. Quinine.*—Je t'en prie, ouvre moi la porte. J'avais commencé à me faire recevoir franc-maçon; mais au 49ème degré, la peur m'a pris et je me suis sauvé par la fenêtre.



*Brigitte.*—Y a-t-il des lettres pour moi?

*Le maître de poste.*—Quel nom, s'il vous plaît.

*Brigitte.*—Ah! bien! Jamais je ne croirai qu'il faut dire le nom!

*Maître de poste.*—Certainement, madame, il le faut.

*Brigitte.*—C'est bien dur à dire. C'est de Tom Dolan.

La semaine dernière, un voleur a trouvé le moyen de s'introduire de jour chez lui, et de parvenir jusqu'à une chambre à coucher sans être vu.

Ayant fait un paquet des matelas et des couvertures du lit, il les chargea sur son dos et descendit l'escalier; mais il fit un faux pas et tomba avec sa charge.

Giaïpe Arhadi accourut au bruit, et lui demanda ce qu'il voulait.

— Monsieur, répondit le voleur, c'est la garniture de lit que vous avez achetée ce matin à un encan, que je vous apporte.

— Mais, répliqua Giaïpe Arhadi tout étonné, je n'ai pas acheté ces effets.

— Mon maître m'a pourtant dit de l'apporter ici, dit le voleur, mais, puisque vous n'avez pas fait cette acquisition, il faut que j'aie mal compris et que ce soit pour la maison voisine, Aidez-moi donc, je vous en prie, à recharger le paquet.

L'officieux y consentit et le voleur s'enfuit. Ce ne fut que le soir qu'on s'aperçut du vol.

\*\*

On prétend que l'Allemand prête merveilleusement aux composés; nous ne devons pas en douter si nous en jugeons par les spécimens suivants.

Dans un certain catalogue publié l'année dernière, par une maison de Leipzig, nous trouvons annoncé le titre d'un livre qui se lit comme suit : *Archive des Unyarischen Ministerimus und Landvertheiligungsausschusses.*

Et cet autre que nous trouvons encore sur la couverture d'une brochure intitulée "Les finances de l'Autriche."

*Bevoelkungswissenschaftliche Studien*, c'est-à-dire : Etudes sur la population.

C'est commode à lire, et on doit en effet être fier d'une langue qui permet de semblables composés.

\*\*

Plusieurs qui lisent le SAMEDI seraient peut-être curieux de savoir comment se déclinent les noms de père, aïeul, bisaïeul, etc; dans la langue basque.

Voici :

Père, *Ait*.

Grand-père, *Aitaren*.

Bisaïeul, *Aitarenarena*.

Trisaïeul, *Aitarenarenanicacoarena*.

Quadraviul, *Aitarenarenanicacoarena*.  
Quintaieul, *Aitarenarenanicaocoarena*.  
Et ainsi de suite jusqu'à Adam, si l'on pouvait et si l'on avait le temps de le prononcer.

\*\*

On discutait l'autre jour, dans un omnibus de la rue St-Joseph à Québec, sur les inconvénients du tabac.

Un avocat de St Sauveur, homme paradoxal s'il en fut, soutenait que le principal avantage du cigare était de permettre de maintenir la chaleur interne quand on sort de soirée, et d'éviter ainsi les fluxions de poitrine.

— Mais, dit un jeune député qui se trouvait à côté de lui, nos ancêtres ne connaissaient pas le tabac, et pourtant ils allaient en soirée!

— Oui, répondit l'avocat, mais aussi ils sont tous morts.

\*\*

Pendant l'insurrection au Nord Ouest en 1885, un soldat du 90ème bataillon de Winnipeg, blessé dans une rencontre avec les Métis, ayant reçu, par le maire de sa localité, la nouvelle de la mort de son père, écrivit au maire :

"Je vous remercie meieu le maire de la morre de mon païre, cè tun peti maleure qui arrive quelquefoie dan lè meilleur famigue. Can ta moi, je sui ta lopitale avec une jambe de moïn avec laquel j'ai lonneure de vou sallué."

\*\*

Une charmante jeune fille aux cheveux blonds, disait l'autre soir à une non moins charmante brune :

— Oh! ma chère! voyez donc, vous avez un cheveu blanc!

— Arrachez-le moi vite! répondit la brune

— Mais, si je l'arrache, dix autres viendront à son enterrement.

— Arrachez-le! arrachez-le! s'écrie la pauvre jeune fille brune. Peu m'importe combien viendront à son enterrement, pourvu qu'ils viennent en noir.

AGUE ERAITE

Lévis, avril 1891.

## AVIS CHARITABLE

*Visiteur de la Saint-Vincent de Paul.*—M. Duracuire vient de me dire que vous alliez être vendu pour ne pas avoir payé votre loyer. Je voudrais tâcher d'arranger cela avec votre propriétaire, comment s'appelle-t-il?

*Locataire.*—M. Duracuire.

## EN DEMANDE DEPUIS LONGTEMPS



*Bilton (en arrivant au second étage).*—Comment ex- pliques-tu cela? Une marche plus haut que le plancher? *Milton.*—Une de mes inventions, mon vieux! C'est la marche qu'on veut toujours prendre quand on monte un escalier à la noirceur.

## IMPOSSIBLE POUR LE VOCABULAIRE



Madame Colletmonté (en villegiature). — Je vais recevoir des amis de la ville ce soir ; ne vous montrez pas trop vulgaire. Surtout la conversation. Repassez le vocabulaire que je vous ai donné.

Marinette. — Je ne pourrai pas le repasser maintenant, madame ; il n'est pas sec. Mais j'ai un beau *hosayou* tout neuf à mettre à la place.

## SONNETS

Joséphin Soulayr, qui vient de mourir, triompha surtout dans le sonnet, qui lui donna ses plus belles inspirations. Nous citerons les trois sonnets suivants qui sont parmi les meilleurs qu'il ait écrits ; le dernier peut être considéré comme le testament de ce rimeur charmant, poète de sentiment plutôt que d'enthousiasme :

## RÊVES AMBITIEUX

Si j'avais un arpent de sol, mont, val ou plaine,  
Avec un filet d'eau, torrent, source ou ruisseau,  
J'y planterais un arbre, olivier, saule ou frêne,  
J'y bâtirais un toit, chaume, tuile ou roseau.

Sur mon arbre, un doux nid, gramen, duvet ou laine,  
Retiendrait un chanteur, pinson, merle ou moineau.  
Sous mon toit un doux lit, hamac, natte ou berceau,  
Retiendrait une enfant, blonde, brune ou châtaine.

Je ne veux qu'un arpent ; pour le mesurer mieux,  
Je dirais à l'enfant la plus belle à mes yeux :  
"Tiens-toi debout devant le soleil qui se lève ;

Aussi loin que ton ombre ira sur le gazon,  
Aussi loin je m'en vais tracer mon horizon."  
— Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve !

## L'ANCOLIE

Mon cœur est enterré sous ce grand noisetier.  
— C'était un soir d'hiver ; il gela sur la plaine.  
Ma chérie, au retour d'une course lointaine,  
Se frayait dans la neige un douloureux sentier.

Le sommeil la prit là. Succombant à la peine,  
Elle croisa ses mains sur son cœur, pour prier.  
On la trouva couchée au pied du coudrier ;  
Mais la mort avait bu, d'un trait, sa douce haleine.

Le printemps est venu. L'arbre a son habit vert ;  
Une fauvette a fait son nid sous le couvert,  
Et, juste où fut le corps, s'élève une ancolie.

Je voudrais la cueillir, mais je n'ose ; j'ai peur  
Que l'âme de l'enfant, palpitante en la fleur,  
De nouveau ne s'exhale avec mélancolie.

## REGRETS ÉTERNELS

Tout le long du chemin qui mène au cimetière  
Il est d'affreux jardins où l'on dresse les fleurs  
À poser pour le deuil, où la Mort, bouquetière,  
Tient un assortiment de toutes les douleurs.

On y trouve à bas prix le génie en prière,  
Les souvenirs d'époux tout constellés de pleurs,  
Les regrets fraternels entrelacés de lierre  
Et les adieux d'amants rimés entre deux cœurs.

Un jour tu graviras pour moi ce chemin sombre  
— Un jour de Saint-Joseph, la fête de mon ombre.  
Ne charge pas ces fleurs du poids de ton chagrin !

J'aime mieux une larme à ton cœur arrachée  
— Dût-elle sur ma pierre être aussitôt séchée,  
Qu'un emblème imposteur — dût-il pleurer sans fin !

JOSÉPHIN SOULAIRY.

## LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Un monsieur a épousé une demoiselle dont il ne verra probablement jamais la dot.

— Comment était la mariée ? demande quelqu'un.

— En blanc !

— Et lui ?

— Ça se demande !... en foncé.

La corporation du meuble sculpté et de l'ébénisterie fera paraître prochainement une feuille dont le titre ne manque pas d'originalité, le : *Pot à Colle*.

Si celle-là ne tient pas !

Un voyageur, à un garçon d'hôtel :

— Vous reste-t-il encore une chambre ?

— Oui, monsieur, au cinquième.

— Et vous appelez ça descendre à l'hôtel.

Un journal financier, recommandant dernièrement une Compagnie aux actionnaires, assurait, entre autres garanties, qu'elle a pris toutes ses mesures pour empêcher les détournements.

C'est peut-être une coquille.

On vient de remettre à M. Carnot l'ordre russe de Saint-Audré.

Quelques difficultés s'étaient élevées au sujet de cette remise ; mais il était certain qu'on Saint-André... pardon, qu'on s'entendrait pour les apla-nir.

En anglais, cinq bornes et cinq bornes font ten.

En français, un académicien et une borne font TAINE.

Au moment de son départ, l'échassier qui se rend de Paris à Mosou a failli être victime d'un grave accident. Pendant qu'il se hissait sur ses rallonges, place de la Concorde, un loustic l'interpella :

— Dis donc, toi, le Gascon, qui vas aller épater les Cosaques, sais-tu combien il faut de Russes pour faire ton frère ?...

— Ma foi non...

— Eh bien, il en faut six !...

— ?...

— Tu ne comprends pas !... C'est pourtant bien simple : il en faut six, parce que six Russes c'est six Slaves, et s'ils se lavent ils se nettoient, et si ce n'est toi, c'est ton frère !...

L'échassier en a été renversé du coup et, vu la hauteur d'où il tombait, c'est miracle qu'il ne se soit cassé bras et jambes.

## Les grandes difficultés de la vie



M. Alfred. — Eh ! bien, Penoute, comment as-tu célébré l'anniversaire de ta naissance ?

Penoute. — J'ai eu bien de la misère. Voyez-vous ; moi, je n'ai pas de chance, je me soule tous les jours. Alors, pour avoir du nouveau, je me suis tenu sobre ; mais je vous assure que je n'aimerais pas cela à venir au monde souvent.

## REMÈDE VIOLENT MAIS SUR



Mlle Lafleur. — Qu'est donc devenu votre ami Clay ?  
M. Rond. — Il travaille depuis six mois dans une fabrique de poudre.

Mlle Lafleur. — C'est étrange !  
M. Rond. — Pas du tout, mademoiselle ; mais il veut se déshabituer de fumer.

Alexandre Dumas fils dînant chez d'honnêtes propriétaires, rentiers par occasion et bourgeois par nature, émaillait la conversation de cette verve charmante qui lui est propre. A chaque trait, un convive gros et bruyant riant enthousiasmé, puis son hilarité calmée : " Ah ! je connais ça, criait-il, c'est de votre père."

— Parce que mon père a de l'esprit, il m'est donc défendu d'en avoir ma part ? murmurait le fils d'Alexandre.

Le dessert venu, deux lèvres jusqu'alors non moins silencieuses qu'actives à déguster chaque vin nouveau, décochèrent un vers de Molière.

— Ah ! je connais ça, fit l'admirateur de Dumas père, c'est de Molière.

— De Molière le père, répondit Dumas qui se vengeait.

— Je viens d'acheter du linge damassé.

— Vous avez donc de l'argent d'amassé ?

— Dame ! assez !

Comme toutes les femmes, madame de X... essaie de se rajeunir.

— Vous prétendez toujours que vous avez quarante ans ! lui disait une amie, or votre frère, qui est le cadet, m'a affirmé hier qu'il avait quarante ans...

— L'imbécile ! Et, d'ailleurs, ma chère, je n'ai que trois mois de plus que lui.

Chez Pasteur.

— Monsieur ?

— Qu'y a-t-il ?

— Je vous apporte mon chien.

— Pour quoi faire ?

— Il est enragé.

— Vous en êtes sûr ?

— Absolument. Il vient d'être mordu.

— Par... ?

— Ma belle-mère.

## ENTREPRENEUR MAIS PAS MENTEUR

Contracteur. — Je désirerais avoir un ouvrage sur les armes des anciens ; j'ai besoin de retrouver le modèle d'une de ces frondes qui lançaient des pierres à un mille.

Commis. — Nous n'avons pas d'ouvrages sur la question ; au fait, pourquoi avez-vous besoin de ce livre ?

Contracteur. — J'ai annoncé que les maisons que je venais de construire étaient à un jet de pierre de la station de Saint-Prosper et je désire le prouver. Je suis un entrepreneur entreprenant, mais pas menteur.

## NOS CHÉRIS



Loulou.—Jim, tiens, regarde; le professeur est sous l'eau.

Jim.—Comment le sais-tu?

Loulou.—Je l'ai vu enfoncer.

Jim.—Alors, eh! Il pourrait arriver quelqu'imbécile pour le ressusciter, et faudrait encore aller à l'école.

## HISTOIRES DE CHASSE

Trois disciples de Saint-Hubert, après avoir mangé avec appétit, une excellente omelette au lard dans une modeste auberge de village, fument leur pipe en se racontant mutuellement leurs prouesses cynégétiques.

Premier chasseur.—Une des aventures de chasse les plus extraordinaires qui me soit arrivée, c'est l'an dernier, dans le Muskoka où j'étais allé, avec quelques camarades de Montréal; X..., V... et J..., que vous connaissez tous les deux, chasser la perdrix.

J'avais mon fusil double, chargé à droite de petit plomb et à gauche d'une bonne balle de 12 à la livre. — On ne sait jamais ce qu'on peut rencontrer, dans ce pays là. — J'aperçois tout à coup, à 100 pas environ, un magnifique émouchet, perché à la cime d'un spruce de plus de 80 pieds de haut. Malgré la distance, me fiant à l'excellence de mon fusil, j'épaule, mets le doigt sur la détente de gauche et, tenant mon brigand d'oiseau dans la ligne de mire, j'avance vers lui; le nez en l'air, quand tout à coup, — il n'y a qu'à moi que ces choses arrivent, — mon pied s'accroche dans une racine et... je tombe les quatre fers en l'air.

Machinalement, mon doigt presse la détente, le coup part... et je m'étale!... deuxième coup de feu de mon coup de droit? Je vois une masse pesante qui tombe à pic et un bruit de branches et d'ailes dans la broussaille en face de moi. Vous me croirez si vous voulez, mes amis, mais l'émouchet avait été tué raide, atteint à la tête, juste entre les deux yeux, par ma balle!...

Quand au coup de plomb, il était parti dans une compagnie de perdrix et toute la bande, le père, la mère et six petits étaient à terre!...

C'est le plus beau coup double que j'ai fait dans ma vie; mais il faut avoir un bon fusil, assez de coup d'œil et... un peu de chance!

Deuxième chasseur.—Moi, il m'est arrivé plus fort que ça!

C'était sur les bords de l'Ottawa, pas loin de Pembroke où j'avais été passer quelques jours chez un ami qui possède là une belle ferme.

Les merles venaient s'ébattre dans un bouquet de bouleau que mon ami avait réservé, à quelque distance de sa maison, pour égayer le paysage.

Il y avait, ce matin-là, peut-être deux cents merles qui faisaient un concert assourdissant; vous savez, sans doute, qu'il existe au vieux pays, un proverbe qui dit que: *faute de grives on mange des merles*; or, le merle est un excellent manger, bardé de lard et dument rôti. Je sors avec précaution de la maison, mon fusil tout armé à la main, — le merle est extrêmement défiant; — j'avise, dans un plan à peu près semblable à mon tir, une longue branche d'un de ces arbres chargée d'oiseaux; j'ajuste... pan! pan! deux coups successifs et je vois avec satisfaction une pluie de merles, dans un nuage de plume, qui dégringole de l'arbre. Je cours pour ramasser

ma chasse, quand j'aperçois quelque chose d'assez gros remuer en bas de l'arbre! Ce n'était pas un oiseau blessé, car cela dépassait l'herbe et m'avait tout l'air d'un lapin? Les deux canons de mon fusil, — une arme à baguette — étaient vides!... je charge en hâte, poudre, bourse; je cherche ma poche à plomb!... perdue... j'avais dû la laisser tomber de ma poche en courant aux merles; dans cette poche, mes doigts sentent un clou, un clou de trois pouces ma foi, qui se trouvait là je ne sais comment, — je le glisse dans le canon, au petit bonheur et j'ajuste, — à ce moment pointent deux longues oreilles... plus de doute, c'est un lapin!... pan!... Je vois par les soubresauts de l'animal que je ne l'avais pas manqué. Ah! mes amis! quel spectacle! Arrivé au pied de l'arbre, je vois mon lapin, un superbe lapin... cloué solidement au tronc du bouleau! Les deux oreilles étaient traversées par le clou!... je l'ai emporté vivant!...

Quand aux merles, il a fallu que la femme de mon ami, vint avec deux paniers à linge, m'aider à les ramasser!...

Il y en avait cent vingt trois, à peu près autant que de grains de plomb dans mes deux charges, et nous avons dû en oublier!...

Troisième chasseur.—Cela est vraiment extraordinaire, mes chers amis et prouve la bonté de vos fusils et la justesse de votre œil, mais je vais vous narrer plus fort encore, quoique cela paraisse difficile — impossible n'étant pas français. —

J'ai attrapé, moi, un ours vivant, sans trappe, ni fosse, ni fusil, carabine!... avec... Mais, je vais vous raconter la chose telle quelle s'est passée...

C'était également dans le Muskoka, Township de Béthune, le printemps d'il y a trois ans. Il y avait énormément d'ours dans le pays, cette année là!... Des canadiens de mes amis, les frères H... en avaient tué, à eux trois, en une semaine, neuf gros et cinq petits.

D'autres fermiers de la localité, en avaient également tué un grand nombre et moi même, dès le premier jour de mon arrivée étant allé à l'affût, au clair de la lune, à quelques milles dans la forêt, j'en ai tué deux.

Ces animaux venaient jusque dans les fermes et des traces non équivoques du passage de l'un d'eux, étaient visibles dans la maison où j'habitais.

Ces traces aboutissaient à un hangard assez vaste, servant l'hiver à abriter les moutons du vent du nord et sous lequel s'ouvraient une étable à veaux et le poulailler.

En ce moment, il y avait là deux traîneaux et quelques voitures.

## PAS COMME DANS L'ANCIEN TEMPS



M. Garlehen.—Nous sommes dans le siècle des fioritures; rien de sérieux. Regardez-moi ces verres dans lesquels un chrétien ne peut pas même mettre le nez.

## PLUS BEAU QUE NATURE



I

L'ANNONCE

(DENTS: Pose de dents garanties pour \$5.00 S'adresser, etc...)

Le riche Jean-Baptiste...

Tonnerre, j'y vais; je veux faire une surprise à quelqu'un.

II

LA SURPRISE

—Je veux être pendu s'il ne m'en a pas mis pour cinquante pastres!

Une idée me vint! Les ours sont, vous le savez, très friands de miel et le sentent de fort loin; mon hôte en avait une bonne provision, qui faisait les délices de nos goûters.

Un soir et sans rien en dire à personne, je prends un bol de ce miel, je descends dans la cour et, après avoir dressé horizontalement le timon d'un des traîneaux, à deux pieds au-dessus du sol, à l'aide d'un piquet, je l'enduis copieusement de miel et, m'embusquant dans l'étable, ayant près de moi ma carabine, j'attends, sans trop d'espoir, le succès de mon expédient.

Vers minuit, un léger bruit attire mon attention et, regardant par une vitre garnissant la porte de l'étable, j'aperçois, aux clairs rayons d'une superbe lune, un ours énorme qui, attiré par l'odeur de ce bon miel, léchait gloutonnement l'extrémité du timon.

Saisissant ma carabine, j'ajustais l'animal par la fente de la porte que j'avais doucement entrebaillée et j'allais tirer, quand, à ma grande stupefaction, je le vois, léchant toujours le timon dont l'extrémité disparaît dans sa gueule, s'avancer à petits pas jusqu'à atteindre presque l'avant train du traîneau! Le glouton animal en léchant le miel, avait, sans s'en apercevoir, avalé le timon, dont l'extrémité, sortie par la partie postérieure de son individu, la dépassait de plus de trois pieds!

Je ne fais qu'un bond hors de l'étable et me précipite sur l'ours qui essaie alors en se reculant de se dégager de l'impasse où sa goumandise l'avait engagé. Mais je ne lui en laisse pas le temps et saisissant le piquet, je le fixe solidement dans l'œil garnissant l'extrémité du timon!...

L'ours était prisonnier!...

J'appelle! On accourt et l'animal, ayant été solidement enchaîné est retiré du piège et emmené en triomphe...

Arrivé à cette partie de son récit, dont il avait mimé la dernière partie, avec cette conviction qu'y apportent généralement les chasseurs, notre homme s'aperçut qu'il était seul dans l'auberge. Ses deux amis, ahuris, stupéfiés, venaient de prendre leurs jambes à leur cou et gagnaient au large!

Il y avait de quoi!

L. PERRON.

## UNE PREUVE

Maman.—Voyons, mon enfant, crois-tu réellement qu'il t'aime?

Julia.—Si je le crois! nous nous querellons chaque fois que nous nous rencontrons.

## QUALITÉ PRÉCIEUSE

Mademoiselle Passée (47 ans).—Vous me garantissez que ce fard ne change pas de couleur?

Marchand.—Je ne vous assure pas qu'on puisse le laver, mais il ne s'en va pas au frottement d'une manche d'habit.

CAUSERIE

UNE RUDE CHANCE

Mai, ce mois des poètes et des amoureux, est un des mois les plus sanglants. Avec le réveil de la nature et l'arrivée de cette bouffée de soleil qui balaye les glaces de nos fleuves et qui donne du sucre aux érables, l'homme retrouve quelque peu de sa sauvagerie primitive.

Depuis des années le premier jour de mai a été fixé pour des démonstrations de toute nature ; et lorsque vous me lirez, lecteurs, le télégraphe vous aura appris le résultat de la démonstration de la journée de huit heures.

La journée de huit heures... Ah ! mais non, par exemple, c'est bon pour nos grands confrères, pour ces feuilles à grand format qui déversent quotidiennement dans le public la science confuse et les fausses nouvelles, de s'occuper du plus ou moins grand nombre de minutes qu'un homme doit, peut, ou veut travailler ; nous, au SAMEDI, nous aimons trop nos lecteurs pour les entretenir de questions aussi ardues.

Il y a pourtant du bon dans la question de la journée de huit heures, et ce qu'il y a d'étrange c'est que personne n'a encore parlé de ce côté très intéressant de la question, pas même ceux qui l'ont soulevée.

Jamais jusqu'à ce jour on n'a encore demandé la journée de huit heures pour l'épouse, pour la mère de famille.

Dieu sait, pourtant, si elle en a besoin ! Levée avant tout le monde, couchée quand tout le monde dort. Lavant, cuisinant, cousant, soignant, dorlotant, et consolant toute la maisonnée d'un bout de l'année à l'autre, sans jamais prendre un moment de repos physique ou moral.

Et cette vie de travail, d'abnégation, se rencontre à tous les degrés de l'échelle sociale, au point qu'on peut affirmer que dans les familles où on ne fait rien c'est encore la femme qui travaille le plus.

Avons-nous assez ri étant enfants lorsque feuilletant un récit de voyages nos yeux tombaient sur une gravure nous montrant un sauvage fumant majestueusement sa pipe à l'ombre d'un arbre quelconque, alors que sa frêle moitié sciait du bois ou bêchait la terre.

Devenus hommes, nous voyons à peu près le même spectacle, mais nous ne rions plus de peur de rire de nous-mêmes.

Quand les femmes auront pris pour programme :

- Huit heures de repos.
- Huit heures de sommeil.
- Huit heures pour ne rien faire.

et qu'elles menaceront de se mettre en grève pour l'obtenir, que feront ces pauvres messieurs ?

\* \* \*

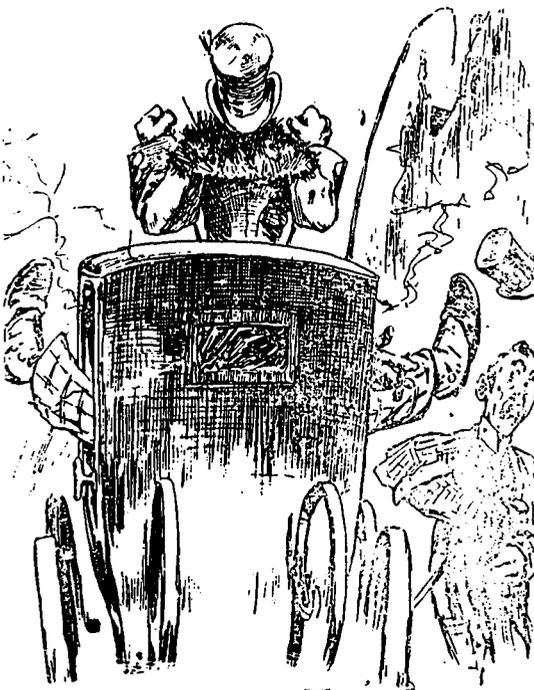
Si jamais pareille idée de révolte pouvait germer dans l'esprit de la plus belle moitié du genre humain, elle ne pourrait faire mieux pour la faire triompher que de choisir le 1er mai pour dicter ses volontés.

Le jour du déménagement ! Voilà un jour où l'homme est affolé, annihilé et souvent encombrant. Aussi combien de femmes acceptent avec délices les excuses de monsieur, qui ne peut

ACTIONS DE GRACE



Mlle Antiquaire, (faisant sa toilette). — Pauvre cher petit râtelier ! Avec toutes les faussetés, je t'aime toujours.



Voix de l'intérieur de la voiture. — Toi, tu en as eu de la chance de ne pas t'être trouvé des deux côtés du chemin ; je t'aurais flambé deux chapeaux.

quitter son travail, ou qui est soudainement appelé à plusieurs lieues de la ville.

Au fait pourquoi déménage-t-on ? Quelle rage de déplacement s'empare de notre faible individu pour que nous éprouvions tous les ans, au moins une fois, le besoin de nous transporter, nous et les nôtres, avec nos meubles, notre batterie de cuisine, nos chiens, nos chats et nos serins d'un quartier à l'autre de cette excellente ville de Montréal.

Est-ce pour fuir la boue d'une rue ? Non, notre prévoyante administration civique en a laissée partout. Est-ce pour fuir les émanations que M. Mann répand sur son passage ? Non, il les distribue impartialement dans tous les districts. Alors, pourquoi ? Ce n'est pas non plus pour fuir sa belle-mère ! quand une fois on est en sa puissance, aucun déménagement ne peut vous libérer, quelque ménagement qu'on ait pris. Ce n'est ni pour ceci ni pour cela, ou pour autre chose encore, alors pourquoi déménage-t-on ?

Pourquoi ? simplement parce que nous ne sommes jamais contents de notre sort ; parce que nous voulons toujours autre chose que ce que nous avons ; parce que le bonheur du voisin est toujours meilleur que le nôtre, comme du reste notre malheur toujours plus grand que le sien.

Sa maison est plus confortable, mieux distribuée, plus chaude et ensoleillée que la nôtre ; il nous faut sa maison, ou une autre semblable. Et nous partons en chasse après cette maison de nos rêves ; nous l'atteignons, nous la prenons ; pour y entrer nous nous imposons tous les sacrifices, les ennuis possibles, et quand nous l'occupons, nous nous apercevons qu'elle est aussi mauvaise, quand elle ne l'est pas plus, que celle que nous venons de quitter.

Depuis que le monde est monde, ou du moins depuis qu'il y a des maisons, il en a été ainsi, et il en sera toujours ainsi tant qu'il y aura des maisons à louer.

\* \* \*

On a fait pourtant du nouveau même en matière de maisons. Jusqu'ici les propriétaires fin-de-siècle, s'étaient contentés, comme au Sherbrooke, de loger, éclairer, chauffer et nourrir leurs locataires, mais ce système était coûteux et peu à la portée de toutes les bourses. Un propriétaire de génie vient de perfectionner le système et de le mettre à la portée des fortunes les plus limitées.

Il a construit une espèce de ruche dont chaque cellule subdivisée contient un certain nombre de compartiments pompeusement décorés du nom de chambres à coucher. Quant à la salle à manger et au salon, il y en a sans en avoir. Ces deux appartements sont mobiles et vous pouvez les faire

monter au niveau de votre étage et vous en servir à des jours et à des heures fixés dans votre bail.

Pour la salle à manger vous savez qu'elle sera à votre étage à telle heure de la journée, c'est à vous à vous conformer à son heure ; passé ce délai vous n'aurez même plus la consolation de danser devant le buffet pour la bonne raison que le buffet sera chez votre voisin de dessus ou de dessous.

Ce système aura de bon qu'il forcera probablement les maris... et peut-être leurs femmes, mais c'est moins sûr, à rentrer exactement à l'heure.

Quand au salon, on y a droit un soir par semaine ; quand monsieur est prêt, qu'il a digéré sa mauvaise humeur, que madame a fini sa toilette et que les enfants sont couchés, on appuie sur un bouton quelconque, et le salon monte.

Mais que de complications sont à redouter avec un pareil agencement ! Si le gardien de l'immeuble est un mauvais plaisant, ou un maladroit il peut causer des cataclysmes.

Un coup de levier de plus ou de moins, il transporte la noce du second, chez la rivale délaissée du troisième ; il peut un autre jour amener les invités du second, chez la dame du premier qui ne veut pas les recevoir ; il peut... mais en voilà assez pour aujourd'hui, rien qu'à penser aux complications que peuvent faire naître des appartements aussi volages je sens ma tête qui déménage et nous sommes au 1er mai.

LEMASQUE.

THÉÂTRE ROYAL



"Gus Hill's World of Novelties" est ce qu'il y a d'attrayant au Royal, cette semaine, et c'est une des meilleures troupes que l'on ait eues, cette saison, à ce théâtre. Au commencement de la pièce figurent Fred. J. Huber et Kitty Allyne accompagnés du violon, banjo et autres instruments. Miss Emilie Peare est une cantatrice qui chante avec goût. M. Gilbert Sarony a excité

l'ilarité de l'auditoire, mais les Evans ont paru l'emporter sur les autres acteurs, si l'on en juge par les applaudissements répétés de la foule. M. Chs G. Seymour a bien rempli le rôle de Gaspard dans "Les Cloches de Corneville." Les tours acrobatiques de certains acteurs méritent d'être mentionnés. La représentation se termine par "Married Mashers", aussi on s'empresse de profiter des dernières séances de samedi, dans la matinée et la soirée pour aller entendre cette magnifique troupe d'artistes.

La semaine prochaine on aura le plaisir d'entendre un nouveau drame qui n'a pas encore été joué à Montréal, sous le titre : "The Runaway Wife", nous ne doutons pas qu'il y aura foule, car ce drame est joué par d'excellents artistes, la presse américaine recommande ce drame comme un des plus beaux qui a jamais été entendu aux Etats-Unis.

MM. Sparrow et Jacobs contredisent formellement la rumeur que le Théâtre Royal sera ouvert le dimanche.

LA DÉCADENCE... DE L'INDUSTRIE



Mlle de La Chiquitaïne. — Comme le monde devient malhonnête. Jusqu'aux miroirs maintenant qui nous défigurent.

## LE MARCHAND D'ÉCUS

Nous avons trouvé dans les mémoires du dix-huitième siècle l'amusante anecdote suivante, qui a eu pour théâtre le Pont-Neuf, à Paris.

A cette époque, le Pont-Neuf était couvert de baraques de salimbanques et d'échoppes en plein vent.

Entre un arracheur de dents qui extirpait la molaire d'un malheureux dont les cris étaient étouffés par un roulement de tambour, et un raccolleur qui vantait à de jeunes paysans l'ordinaire de la caserne, ou voyait un grand seigneur richement vêtu, coiffé et chaussé ayant devant lui une petite table recouverte d'un tapis de velours bleu frangé d'or.

Sur cette table, autour de laquelle se pressait une cohue de passants, de badauds de toute classe, étaient rangées quelques piles d'écus de 6 livres entièrement neufs.

Le beau seigneur criait à tue-tête : A 24 sols, les écus de 6 livres, à 24 sols !

Un valet en livrée de bonne maison sonnait de la trompe de chasse, et faisait retentir les échos d'alentour d'un formidable hallali ! La foule s'amoncelait autour de la table, mais personne n'achetait.

Impatients de ne pas voir venir de clients, le personnage que la foule prenait naturellement pour un de ces industriels dont parlait le poète Bernaud :

Rendez-vous des charlatans,  
Des filous, des passe-volants,  
Pont-Neuf, ordinaire théâtre  
Des vendeurs d'onguents et d'emplâtre !

Le personnage aux écus de 6 livres impatienté disons-nous, avise dans son entourage un homme d'une bonne physionomie naïve de nouveau débarqué, et l'invite à s'approcher de la table.

— Vous avez l'air tout d'même d'être du même pays que moi, dit-il à ce client. Eh bien ! je veux vous faire profiter d'une bonne occasion... mon jeune compatriote...

— Oui, répondit le client, arrivons de Lorraine.

— Justement le pays des andouilles, touchez-là, Eh bien ! n'auriez-vous pas 24 sols en poche, que vous hésitez à m'acheter pour ce prix un bel écu

de 6 livres, tout frais battu à la Monnaie de Paris à l'effigie de notre bon roi Louis XV ?

Le villageois se laisse faire, prend un écu qu'il paye et court à une boutique du quai des Orfèvres pour le faire essayer.

La foule l'y suit et laisse seul le marchand aux écus.

Quelques instants après, la clientèle revint et c'était à qui voulait des écus de 6 livres pour 24 sols.

Pendant qu'il était resté sans témoins, le marchand avait adroitement substitué des pièces de laiton aux écus neufs et il en vendit jusqu'à la fin qu'à la dernière à la foule empressée. Puis il s'esquiva rapidement.

Voici maintenant l'explication :

Un grand seigneur de la cour avait parié à un autre seigneur qu'il se tiendrait pendant deux heures consécutives sur le Pont-Neuf avec une table d'écus de 6 livres tout neufs qu'il offrirait aux passants à 24 sols, sans pouvoir s'en défaire. Il avait parié, en outre, que, substituant aux pièces vraies des pièces fausses, il les vendrait toutes en moins d'une heure.

C'est ce qu'il avait donné lieu à la scène que nous venons de raconter.

Mais le lendemain, à l'endroit même où la veille s'étaient vendues les fausses pièces, se trouvait un laquais porteur d'une sacoche et à côté une enseigne portant :

“ A ceux qui ont acheté hier des écus de laiton à 24 sols, on rend la monnaie de leur pièce ! ”

## UN IDIOTE

*Journaliste.*— Je suis payé pour écrire des farces entre les annonces ; lis-moi cela et dis-moi ce que tu en penses.

*L'ami.*— Je vois bien, mais je ne puis distinguer tes farces des annonces.

## LES PETITES CONSOLATIONS ENTRE AMIES



*Odile (rouge de colère).*— Ces misérables d'Argencourt ont dit les plus grandes faussetés sur mon compte.  
*Elodie.*— Ils auraient pu faire pire.  
*Odile.*— Comment cela ?  
*Elodie.*— Ils auraient pu dire des vérités.

deux en donne deux à son second voisin à gauche et celui qui a un trois en donne trois à son troisième voisin à gauche ; à l'égard de celui qui a un quatre il met deux de ses jetons au corbillon ; un cinq, y en doit un ; un six, deux ; un sept, un ; un huit, deux, et un neuf, un. On observe exactement de payer et de se faire payer, après quoi le joueur à la droite de celui qui a mêlé ramasse les cartes et mêle. Le coup se joue de la même sorte, et chacun mêle à son tour.

Celui qui a perdu tous ses jetons est mort ; mais ce n'est pas à dire qu'il ait perdu entièrement espérance, puisqu'il peut revivre par le moyen de l'as que son voisin à droite peut avoir, et qui lui procure un jeton, ou par un deux que son second voisin à droite peut avoir, qui lui en vaudrait deux, ou bien par un trois que son troisième voisin à droite peut avoir, et qui lui en vaudrait trois.

Un joueur avec un seul jeton joue comme celui qui en a encore dix ou douze, et, s'il perd deux jetons ou trois d'un coup, en donnant celui qu'il a il est quitte.

Les joueurs qui sont morts n'ont pas de cartes devant eux, ni ne mêlent pas, encore que leur tour vienne, que lorsqu'on les a fait revivre, auquel cas ils jouent de nouveau, et celui enfin qui seul reste avec quelques jetons est celui qui gagne la partie et tire ce que chacun a mis pour la poule.

## TOUT SE COMPENSE

*Madame.*— Tiens, ce pauvre Arthur vient de perdre sa femme après avoir perdu sa fortune.

*Monsieur.*— Il y a compensation à tout dans ce bas-monde.

## UN TOUR DE FORCE

*Bouleau.*— J'ai vu hier, un homme, qui cassait des pierres énormes avec son poing.

*Rouleau.*— Psh ! J'ai vu mieux que cela, j'ai vu une femme arrêter un petit-char avec son doigt.

## LES ÉLÉMENTS DE LA FINANCE



*La papa.*— Je t'ai pourtant averti de ne pas faire de nouveaux comptes ; que j'en ne les paierais pas.  
*Henriette.*— Mais, papa, comprends donc ; j'ai fait mettre cela sur l'ancien.

L'ALPHABET EN DEUX LETTRES



M. Parvenu (qui a la fâcheuse habitude de mettre à chaque bouchée son couteau à côté de sa fourchette dans l'assiette), coupant sur les doigts du garçon. — Va-tu bien t'arrêter ?

La maîtresse de la maison. — Pardon, monsieur, qu'est ce qu'on vous a fait ?  
Monsieur Parvenu. — Ce n'est rien : je montre à lire à cet imbécile. Il peut en dire des ailes pour des os.

LA COLONNE DU SORCIER

MOYEN DE DEVINER LES NOMBRES RESTANT D'UNE SOMME QUE QUELQU'UN AURAIT PENSÉE

Vous faites penser un nombre quelconque à une personne de la société ; lors que ce nombre est pensé, vous le faites doubler ; lorsqu'il est doublé, vous faites ajouter le nombre qu'il vous plaît ; ensuite vous faites couper la somme totale en deux, et puis retirez la première somme pensée ; alors il reste la moitié de la somme que vous avez fait ajouter.

Exemple.

Supposez que la somme pensée soit 6 ; doublez-la, cela fait 12. Faites ajouter 8, cela fait 20. Coupez la somme en deux, reste 10 ; ôtez la première somme pensée, qui est 6, il reste 4 qui est la moitié de ce que l'on a ajouté.

MOYEN DE TROUVER SIX FOIS 13 EN 12

Vous posez vos chiffres ainsi qu'il suit :  
1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12.  
et vous dites en prenant toujours le premier et le dernier chiffre,

- 1 et 12 font 13
  - 2 et 11 font 13
  - 3 et 10 font 13
  - 4 et 9 font 13
  - 5 et 8 font 13
  - 6 et 7 font 13
- } 6 fois.

DEVINER DANS QUELLE MAIN SE TROUVENT DES JETONS EN NOMBRE PAIR OU IMPAIR

Faites multiplier le nombre de la main droite par un nombre pair tel qu'il vous plaira, comme par 2, et le nombre de la main gauche par un impair, 3, par exemple ; faites ajouter les deux sommes : si le total est impair, le nombre pair de pièces est dans la main droite et l'impair dans la gauche ; si ce total est pair, ce sera le contraire.

Preuve.

Qu'il y ait, par exemple, dans la main droite 8 pièces, et 7 dans la gauche ; en multipliant 8 par deux, on aura 16, et le produit de 7 par 3 fera 21 ; la somme est 37, nombre impair. Si au contraire il y eût 9 dans la main droite, et 8 dans la gauche, en multipliant 9 par 2, on aurait eu 18 et multipliant 8 par 3, on aurait eu 24, qui, ajoutés à 13, donnent 42 nombre pair.

ADDITION SINGULIÈRE, OU MOYEN DE METTRE LE TOTAL D'UNE SOMME AVANT QUE L'ON AIT POSÉ AUCUN CHIFFRE.

On présente à quelqu'un quatre rangées de points avec un rang de chiffres de la manière suivante :

.....  
.....  
.....  
.....  
Total. 1 9 9 9 8

Supposons que cette personne écrive sur les deux rangs de points les chiffres qui lui viennent dans l'idée.

PAR EXEMPLE :  
3 7 2 1 0  
.....  
.....

Total. 1 9 9 9 8

Aussitôt après, on peut écrire promptement au-dessous deux autres rangées de chiffres,

de manière que la somme de ces quatre nombres se trouve précisément le rang de chiffres qui a été écrit le premier au-dessous des points, comme dans cet exemple :

3 7 2 1 0  
2 9 6 0 7  
6 2 7 8 9  
7 0 3 9 2

Total. . . 1 9 9 9 8

Pour parvenir à faire ce tour, il suffit d'observer que le nombre écrit d'avance n'est autre chose que la somme de deux rangs de chiffres composés de neuf, comme on peut le voir dans l'exemple que voici. On en verra le même total que dans le précédent.

9 9 9 9 9  
9 9 9 9 9

Total. . 1 9 9 9 8

— Par conséquent, tout l'art consiste à supposer que celui à qui on propose le tour écrira deux rangées de 9 ; s'il les écrit réellement, on n'a plus rien à faire, et l'addition est faite ; mais s'il écrit d'autres chiffres, on en écrira de nouveaux qui suppléent ce qui manque aux premiers pour valoir 9. Par exemple, si le premier chiffre est 3 dans le premier rang, et 2 dans le second, on commencera le troisième rang par 6, et le quatrième par 7 ; par ce moyen, les quatre rangées de chiffres équivalront à deux rangées de 9, et le total écrit d'avance sera toujours juste.

Nota. Il faut observer, 1o que le total est tout composé de 9, à l'exception du premier et du dernier chiffres qui, joints ensemble, valent 9.

2o Qu'on peut faire la même opération en faisant écrire trois rangs de chiffres pour en ajouter trois autres ; et le total sera à l'instant composé de 9, à l'exception du premier et du der-

nier chiffre qui seront 2 et 7 ; mais si on fait écrire quatre rangs de chiffres, le premier et le dernier de la somme seront 3 et 6.

AUX ERUDITS.

Nous lisons dans l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux :

LE NOM DE LA FRANCE EN ALGONQUIN. — On lit dans le Rhin, de Victor Hugo (Lettre XX) : "Plus l'homme est barbare, plus le compliqué qui plaît. Rien n'est moins simple qu'un sauvage..." Les Algonquins traduisent le mot si "court, si simple et si doux : FRANCE, par Mitti-gouchiouchkendalakiank."

C'est assez compliqué, en effet, et si le fait est vrai, les Algonquins ne doivent prononcer le nom de notre belle patrie que lorsqu'ils ont du temps à perdre. Mais le fait est-il vrai ? Dans ses accès de jovialité, toujours un peu massive, Victor Hugo ne se gêne pas pour s'amuser aux dépens de ses lecteurs. Je ne sais pas un mot d'algonquin, et je suis bien résolu à ne jamais l'apprendre ; c'est pourquoi, s'il se trouvait quelque Intermédiateur — (et il doit s'en trouver) — plus versé que moi dans la connaissance des idiomes peaux-rouges, je lui serais reconnaissant de vouloir bien me renseigner sur l'existence et, au besoin, sur la signification réelle du kilomètre verbal dont il s'agit.

JOSH D'INDRET.

Le SAMEDI publiera avec plaisir toute réponse qui pourra éclaircir la question.

SAVIEZ-VOUS CELA ?

Quand vous frottez une allumette pour allumer votre feu, vous élevez la température du phosphore à 130° F et il s'enflamme. Le phosphore, en brûlant, élève à son tour la température du soufre à 590° et le soufre commence à brûler, jusqu'au moment où ayant atteint la température de 800° il met le feu au bois ; celui-ci, en brûlant, élève la température à 1,000°, point duquel le charbon s'enflamme à son tour.

UNE DÉCISION SUJETTE A L'APPEL



Angéline. — L'homme que j'épouserai devra être beau, brave et intelligent.  
Tomplins. — Pas possible ! Comme c'est heureux que nous nous soyons rencontrés.

## LE FRUIT DE L'EXPÉRIENCE



*Kilboe.* — Prends-tu une tranche de ce gâteau? C'est ma femme qui l'a fait.

*Brophy qui sait à quoi s'en tenir sur la pâtisserie de la maison.* — Merci, je n'ai plus faim. Je prendrai une couple de cuillerées du bran de scie qui restera.

## PETIT DRAME EN MER

L'histoire est bien simple, il s'agit de l'abattage d'un bœuf en pleine mer. Deux pauvres bœufs restaient, de douze que nous avions pris à Singapour pour les manger en route. On les avait ménagés les derniers, parce que la traversée se prolongeait, contrariée par la mousson mauvaise.

Deux pauvres bœufs étioilés, amaigris, pitoyables, à peau déjà usée sur les saillies des os par les frottements du roulis. Depuis bien des jours, ils naviguaient ainsi misérablement, tournant le dos à leurs pâturages de là-bas, ou personne ne les ramènerait plus jamais, attachés court, par les cornes, à côtés, l'un de l'autre et baissant la tête avec résignation chaque fois qu'une lame venait inonder leur corps d'une nouvelle douche si froide; l'œil morne, ils rumaient ensemble un mauvais foin mouillé de sel, bêtes condamnées, rayées par avance, sans rémission, du nombre des bêtes vivantes, mais devant encore souffrir longuement avant d'être tuées : souffrir du froid, des secousses, de la mouillure, de l'engourdissement, de la peur...

Ils rumaient avec des lenteurs de malades leurs gros yeux atones restant fixés sur ces sinistres lointains de la mer. Un à un, leurs compagnons avaient été abattus sur ces planches à côté d'eux; depuis deux semaines environ, ils vivaient donc plus rapprochés par leur solitude, s'appuyant l'un sur l'autre au roulis, se frottant les cornes par amitié.

Le moment était venu de tuer l'un de ces deux survivants.

Un cercle de matelots se forma autour de la boucle où l'on devait l'attacher pour l'exécution, et, des deux qui restaient, on alla chercher le plus infirme, un qui était déjà presque mourant et qui se laissa emmener sans résistance.

Alors, l'autre tourna lentement la tête, pour le suivre de son œil mélancolique, et, voyant qu'on le conduisait vers ce même coin de malheur où tous les précédents étaient tombés, il comprit : une lueur se fit dans son pauvre front déprimé de bête ruminante — et il poussa un bégaiement de détresse...

« Oh ! le cri de ce bœuf, c'est un des sons les plus lugubres qui m'aient jamais fait frémir, en même temps que c'est une des choses les plus mystérieuses que j'aie jamais entendues... Il y avait là dedans du lourd reproche contre nous tous, les hommes, et puis aussi une sorte de navrante résignation ; je ne sais quoi de contenu, d'étouffé, comme s'il avait profondément senti combien son gémissement était inutile et son appel écouté de personne. Avec la conscience d'un universel abandon, il avait l'air de dire : « Ah ! oui...voici l'heure inévitable arrivée, pour celui qui était mon dernier frère, qui était venu avec moi de là-bas, de la patrie où l'on courait dans les herba-

ges. Et mon tour sera bientôt, et pas un être au monde n'aura pitié, pas plus de moi que de lui... »

« Oh ! si j'avais pitié ! J'avais même une pitié folle en ce moment, et un élan, me venait presque d'aller prendre sa grosse tête malade et repoussante pour l'appuyer sur ma poitrine, — puisque c'est là une des manières physiques qui nous sont le plus naturelles pour bercer d'une illusion de protection ceux qui souffrent ou qui vont mourir. Mais en effet, il n'avait plus aucun secours à attendre de personne, car, même moi qui avait si bien senti la détresse suprême de son cri, je restais raide et impassible à ma place, en détournant les yeux... A cause du désespoir d'une bête ! n'est-ce pas, on ne va pas changer la direction d'un navire et empêcher trois cents hommes de manger leur ration de viande fraîche ! On passerait pour un fou, si seulement on y arrêtait une minute sa pensée.

« Cependant un petit gabier, — qui peut-être, lui aussi, était seul au monde et n'avait jamais trouvé de pitié, — avait entendu son appel, entendu au fond de l'âme comme moi. Il s'approcha de lui, et tout doucement se mit à lui frotter le museau.

« Il aurait pu, s'il y avait songé, lui prédire : « Ils mourront aussi tous, va, ceux qui vont te manger demain : tous, mêmes les plus forts et les plus jeunes ; et peut-être que l'heure terrible sera encore plus cruelle pour eux que pour lui, avec des souffrances plus longues ; peut-être qu'alors ils préféreraient le coup de masse en plein front. »

« La bête lui rendit bien sa caresse, en le regardant avec de bon yeux et en lui léchant la main. Mais c'était fini, l'éclair d'intelligence qui avait passé sous son crâne bas et fermé venait de s'éteindre. Au milieu de l'immensité sinistre où le navire l'emportait toujours plus vite, dans les embruns froids, dans le crépuscule annonçant une nuit mauvaise, — et à côté du corps de son compagnon, qui n'était plus qu'un amas informe de viande pendue à un croc, — il s'était remis à ruminer tranquillement, le pauvre bœuf ; sa courte intelligence n'allait pas plus loin ; il ne pensait plus à rien : il ne se souvenait plus. »

## LE CHEMIN DE LA FORTUNE

*Client.* — Combien me vendrez-vous une bouteille de dix cents d'huile camphrée ?

*Pharmacien.* — quinze cents.

## JUGEMENT RENVI RSÉ



*Le père Louison (juge de paix dans sa paroisse, méritait d'être traduit pour ivresse à Montréal).* Comme c'est l'ha première fois qu'il thus comparais devant moi, j'é donnerai seulement un avertissement.

*Le Recorder.* — Comme j'ai un mot à dire dans cela, je vais vous donner dix piastres de retour ou un mois de prison.

## SYMPATHIES MAL PLACÉES



*Patrick sortant d'une bouche d'épout au moment où l'arrivait le vent.* — Je plains les pauvres diables obligés de rester à l'air par un orage pareil.

## OIES ET CANARDS

Un de nos confrères raconte qu'un de ces jours derniers, une fermière eut la douleur de trouver ses six belles oies mortes dans l'étable. N'ayant pu les ramener à la vie, elle les pluma séance tenante et les emporta dans la cuisine, pensant les vendre au marché. La nuit, tapage effroyable dans la cuisine, cris déchirants à faire dresser les cheveux, mais non les plumes, sur la tête ; la fermière et sa servante accoururent, les oies étaient ressuscitées et couraient cacher leur nudité dans l'étable. Au matin tout s'expliqua : dans l'étable on avait mis une jatte découverte où fermentait de l'eau-de-vie, les oies s'y étaient abreuvées, au point qu'on avait pu les croire morte et les plumer.

Nous nous rappelons toute pareille histoire, mais, comme celle-ci venait des États-Unis, elle était un peu plus complète. Il s'agissait non de six oies, mais de douze canards ; lorsque la fermière retrouvait ses canards ressuscités, elle leur taillait, dans ses vieux jupons, des gilets de flanelles destinés à remplacer les plumes enlevées.

Que d'ivrognes humains plumés vifs aussi pour s'être endormis dans l'ivresse.

## PHÉNOMÉNAL !

Jamais on n'a encore vu pareille chose à Montréal.

Ce n'est pas un faux phénomène, comme on en voit tant dans les cirques ou dans certains théâtres. Celui-là est vraiment l'œuvre de la nature.

Les médecins et les journalistes ont été admis à le constater et à l'étudier, samedi dernier.

Nous voulons parler de ces deux femmes liées ensemble ; soudées dos à dos, et qu'on a appelé à tort la femme à deux têtes ; car ce sont réellement deux femmes unies par la nature. Leurs intelligences sont parfaitement indépendantes l'une de l'autre ; elles ont deux cœurs, deux estomacs, mais un seul abdomen. Les colonnes vertébrales se rejoignent et n'en forment plus qu'une un peu plus haut que les reins ; deux des quatre jambes sont imparfaitement formées.

Ces étranges jumelles ont visité tous les pays ; elles parlent plusieurs langues, et sont âgées d'environ 40 ans ; elles sont nées à Wilmington, Caroline du Nord.

C'est un des plus curieux phénomènes qu'on puisse voir, et il y aura foule au Musée de la Gaïeté pendant leur court séjour.



UNE IMPOSSIBILITÉ PHYSIQUE



Le jeune Charlie.—Je viens de faire la demande, et elle m'a envoyé au balais. Ce qu'elle doit rire dans ses manches!

Jack.—Oh! non, sois sans crainte; comment veux-tu qu'elle s'y prenne pour rire dans ses manches?

UNE PAUVRE VIEILLE

(Du Chat Noir.)

Le médecin vient de rentrer, harassé. Il dîne, machant lentement, la tête vide, ne songeant qu'au lit bien-aimé où, tout à l'heure, il va se vautrer avec délices et ronfler à loisir. Pas de malade en vue, aucune catastrophe à craindre pour le moment. Il se promet toute une longue nuit de bon sommeil profond, sans réveils en sursaut sous une brusque avalanche de coups de sonnette hurlant à travers les ténèbres, sans voix affolées, haletantes, criant à voix basse des choses lugubres, et qu'on n'entend qu'avec une épouvante vague dans l'effarement des pensées encore mal reprises.

(Coup de sonnette. On entend la porte d'entrée s'ouvrir, puis un confus papotage. La bonne entre.)

La bonne.—Monsieur, c'est une visite pressée.

Le médecin, exaspéré.—Bonté... (Calmé.) Qui encore?

La bonne.—Madame Casier, 4, rue Venise.

Le médecin.—Qu'est-ce qu'elle a?

(Une tête ébouriffée et suante apparaît par l'entre-bâillement de la porte.)

La tête.—Pardon, excuse, messieurs-dames, c'est moi que je viens censément de la part à madame Casier, j'vais vous dire... j'entrerais d'un ouvrage, que ma femme m'avait fait un bon morceau de veau. Alors, est-ce pas? j'me mets à table; j'mange la soupe, ça va bien; j'bois un verre, ça va encore; j'mange ma première tranche de veau; bon! ça va bien! je...

Le médecin.—Qu'est-ce que c'est que tout ça? C'est vous qui êtes malade?

La tête, riant avec fracas.—Non, elle est bonne! Mais non, c'était pour vous en arriver que madame Casier... enfin... c'est comme qui dirait qu'elle s'est sentie du malaise... alors qu'on m'a envoyé vous chercher... Dans la tête, savez?... Al' est pâle qu'on la flanquerait par terre rien qu'en soufflant d'essus... (trionphalement) al' est tombée faible, quoi! (La tête se remet à rire bêtement, puis, se cognant contre la porte, devient tout à coup sérieuse, déconcertée, comme atterrée par l'exès de son ânerie.)

Le médecin.—Bon! ce n'est rien, donnez-lui de l'eau de mélisse. Je suis mort de fatigue et je n'ai pas fini de dîner. J'irai demain... Ce n'est rien.

La tête.—Et allez donc! (bon) Messieurs dames, je vous salue bien... Et voilà! (La tête disparaît et le docteur soupire, soulagé; mais, un quart d'heure plus tard, nouveau coup de sonnette.)

La bonne.—Monsieur, c'est très pressé chez madame Casier. On vous demande tout de suite.

Le médecin, rageant.—Oh?... (résigné) Allons, j'y vais. (Il laisse là son assiette à moitié pleine et sort.)

\*\*\*

(Chez madame Casier. Logement minuscule et propre de vieille petite rentière. Elle est assise dans un fauteuil, et, à l'entrée du médecin, se met à gémir.)

Le médecin.—Mais vous n'avez pas l'air d'aller si mal que ça!

La vieille, chevrotant.—Oh! mon pauvre monsieur, j'étais là comme vous me voyez, avec ma pauvre chauffettere sous les pieds, bien tranquille. Je veux me lever... ça me fait devant les yeux comme des plumes qu'auraient tourné en rond; je retombe dans pauvre fauteuil et je m'en vais comme une chandelle... Et maintenant, voilà que c'est dans la tête; on dirait des chiens qui me rongeraient... ou comme si qu'on me gratterait la cervelle avec un clou de soulier... ou bien...

Le médecin.—Bon! Toujours la même chose; vous avez tout

simplement la migraine comme l'autre fois. Vous vous asphyxiez avec votre chauffettere, au lieu de faire du feu, par économie. C'était bien la peine de me déranger! Je vous avais pourtant fait dire que j'étais éreinté!

La vieille.—Voui, voui, mon pauvre monsieur; mais quand on n'est qu'une pauvre vieille femme toute seule et qu'on se sent s'en aller comme une chandelle, ça vous donne la peur... Et puis, le feu, c'est bon pour les richards; et puis, ça ne fait pas comme il faut, tandis qu'une bonne chauffettere... C'est qu'on n'est pas riche! A peine si on peut vivre... Dire, mon Dieu, que ça fait déjà deux visites que je vous dois!... Jamais je pourrai payer six francs.

Le médecin, indigné.—Allons donc! Vous ne dépensez pas la moitié de vos rentes!

La vieille.—Des menteries, mon pauvre monsieur... A peine si on mange à sa faim! (Gémissement.) Six francs, bon Dieu! c'est comme si je m'ôtai le pain de la bouche... Une pauvre vieille femme comme moi!

Le médecin, impatient.—Eh bien, ce ne sera rien... Fichez-moi la paix! (Il écrit une ordonnance.)

La vieille, noble et emphatique.—Si, si, faut que je vous paye mon dû. (Surprise du médecin. Elle gémit.) Oh! pas grand-chose, et encore, ça sera dur. Ça fait rien, la mère Casier est honnête, si pauvre qu'elle soit, et elle ne doit pas un pauvre sou à quiconque... Je ne veux pas que vous vous soyez dérangé pour rien. (Nettement.) Voyons, quarante sous, c'est-il assez? (Le médecin fait un geste de refus et va pour s'en aller.) Si, si! (Elle fouille dans sa poche, on entend un bruit de poignées d'argent; elle se met à parler avec une étonnante volubilité) Ah! le temps n'a été guère beau, ces temps derniers. C'est pas ça qui fera baisser le prix de la nourriture; ça ne fait qu'augmenter des pauvres gens. Ce que tout est renchéri! La viande, je ne veux

p'us en manger tant qu'elle est chère, et j'en aurais pourtant bien besoin. Les légumes... les loyers. Et puis, ce qu'on est voleur au jour d'aujourd'hui! Faut-il que le monde soit feignant, qu'il soit mauvais, c'est à qui tombera sur une pauvre vieille toute seule.

Le médecin, aigri.—(Il voudrait bien s'en aller; mais l'extraordinaire manège de la vieille l'intrigue. Tout en jacassant, elle plonge sa main dans sa poche, puis l'en exhume et l'inspecte à la dérobée derrière un pli de sa robe, avec un air de n'y pas toucher; puis elle recommence à se fouiller et ça n'en finit pas.)—Allons, au revoir, je suis pressé.

La vieille.—Attendez donc un peu, mon pauvre monsieur. J'ai plus votre âge, je suis pas si vive que vous (Soudain elle lui met une pièce dans la main.) Voilà. Voyons, gardez ça; je ne veux pas qu'il soit dit que la mère Casier vous a fait perdre votre temps.

Le médecin, prenant la pièce.—Soit! Et tâchez de ne plus me déranger pour rien. (A part.) Qu'est-ce qu'elle a donc aujourd'hui, cette vieille à vouloir me payer à toute force; me serais-je mépris sur son compte?

La vieille.—Jamais dû un sou à personne. Au revoir, mon pauvre bon cher monsieur. (Riant d'un air bonasse.) Le moins souvent possible, tout de même.

Le médecin.—(Par une habitude de discrétion professionnelle, il a pris la pièce sans la regarder et l'a conservée dans sa main. Une fois dans la rue, il l'examine machinalement avant de la mettre dans sa poche.) Ah! bon! c'était donc ça qu'elle cherchait? (La pièce est fausse.)

IL SERAIT VOLÉ

Bouleau.—Que ferais-tu si tu trouvais un voleur chez toi?

Rouleau.—Je le plaindrais; pauvre garçon, il ne ferait pas ses frais.

HÉRÉDITÉ

Dude.—Avez-vous remarqué que les enfants héritent rarement des qualités de leurs parents?

Nestor.—Oui.

Dude.—Avez-vous connu mon père?

Nestor.—Oui, c'était un homme de grands talents.

EXAMENS RIGoureux



Président des Commissaires d'école en visite d'inspection. Mademoiselle, vos élèves nous ont donné la plus grande satisfaction... (A son collègue en sortant). Faut pourtant que je consulte mon dictionnaire pour constater si le petit rougeaud du coin ne nous a pas blagués lorsqu'il nous a dit que Napoléon Ier a été enterré dans l'île devant Montréal. Il ne semble que Napoléon Ier n'est jamais venu en Canada.

## C'EST DONC ÇA !



Mlle Marie Déroué (suivant un cours de cuisine).—Vous ne nous dites pas, chef, qu'il faut faire cette pâte les mains nues ?

Le professeur.—Mais, oui, mademoiselle.

Mlle Marie Déroué.—C'est donc cela que j'ai toujours manqué mes petits pains ? Je démêlais la farine avec mes gants.

## UNE LEGENDE DE NOTRE-DAME.



ELLE n'était ni riche, ni noble ; on l'appelait Bertille.

Elle avait un beau visage, paré d'une douceur céleste ; de grands yeux pâles, de grands yeux d'ange, qui s'étonnaient d'être en exil sur la terre.

Elle s'en allait le long de l'allée aux aubépines. Les aubépines étaient en fleur, et leurs fleurs roses et blanches versaient leurs parfums le long de l'allée.

Bertille s'arrêta pour regarder Notre-Dame. C'était le temps où l'on ciselait Notre-Dame de Paris, où l'on ciselait la reine des cathédrales comme un bijou, car qui peut dire que Notre-Dame n'est pas un bijou ?

En ces temps-là il y avait un cloître devant la porte Rouge, la petite porte de Notre-Dame qui semble une entrée du Paradis et dont les fines sculptures ont pu ravir vos yeux, je crois, quand vous passiez devant.

Je ne vous parle du cloître que pour vous dire où se trouvait l'allée aux aubépines qui le longeait et conduisait précisément à la porte Rouge.

C'était l'époque où l'on avait rassemblé les meilleurs imagiers ou ciseleurs de pierre autour du palais de Dieu.

Depuis quelque temps il n'était bruit dans tout Paris que d'un imagier aux grands yeux luisants, aux grands yeux illuminés, qui venait, on ne sait d'où, pour apporter l'offrande de son génie à la belle cathédrale.

C'était un être élégamment amaigri, déambulant par les endroits pittoresques et ensoleillés, à la façon de ces êtres errants qu'on appelle Bohémiens.

Nul ne savait son nom. Il parlait rarement, sinon des yeux. Mais tout son visage reflétait, comme un miroir, les rêves qui l'agitaient : il était pâle et mélancolique quoique bien jeune ; il aimait la solitude, quoique son maintien fût agréable et avenant. Sa vie était si simple, qu'il passait pour un être mystérieux cachant ses allées et venues.

Il avait sculpté quelques têtes de séraphins, et les imagiers les plus expérimentés avaient dit qu'un jour il ferait une œuvre remarquable si les stimulants et les hasards l'aidaient.

Malgré ces louanges, ses compagnons n'étaient

pas devenus envieux de ce qu'il était, c'était plutôt le contraire...

Sans doute, vous songez maintenant à Bertille aux yeux pâles.

Bertille est encore sous les aubépines. Elle regarde ravie devant elle le rêve édifié par la foi...

L'or d'un rayon de soleil a filtré à travers les branches d'aubépine, une tache éblouissante de lumière danse sur le sable de l'allée.

Et dans la tache éblouissante l'imagier aux yeux illuminés paraît encore plus fluet qu'à l'ombre...

L'imagier est tout ébloui. Ce n'est pas le soleil, ce ne sont pas les fleurs d'aubépine qui causent son éblouissement.

Non ! il jette sa toque à terre et vient à Bertille qui est devant lui :

« Etes-vous la sœur des anges, ne venez-vous pas du Paradis ? »

« Les vierges du ciel dont parle Orphée ne doivent pas avoir une beauté qui rayonne autant que la vôtre. »

L'imagier lui parlait comme il eût parlé à la vierge Marie.

Que se passa-t-il dans le cœur de Bertille en l'entendant ? Ses lèvres effeuillèrent un doux sourire, un sourire doux comme elle.

Bien d'autres lui avaient donné de mignonnes louanges, et jamais elle ne leur avait souri si doucement qu'à l'imagier.

Le lendemain, partout l'on racontait que l'imagier aux yeux rêveurs venait de commencer l'image de la Vierge, qui devait être placée, à la grande porte, sur le même côté que la porte Rouge.

On racontait une histoire merveilleuse.

Il avait rencontré Bertille aux yeux doux, qu'il avait pris pour une princesse, peut-être.

Avec une grâce, une délicatesse princière, il avait prié Bertille d'être son divin modèle.

Bertille n'avait pas dit non : ce qui lui donnait une auréole d'envoyée du ciel.

Dans tous les coins, des trouvères s'étaient réveillés pour chanter la magique aventure.

Presque tous disaient que l'imagier s'était mis à genoux devant elle.

Qu'il avait juré que toute l'Île-de-France s'age-

## UN ÉCUREUIL VIGOUREUX



Le vieux Lomer qui n'a jamais vu de ventilateur rotatif.—Dis donc, Polline ?

—Quoi, son père ?

—Eh ! bien, voilà trois quarts d'heure que nous sommes ici, et l'écureuil ne s'est pas arrêté d'une seconde.

## UNE MÉTAPHORE BAPTISTE



Prédicant Sambo.—Maintenant, mes frères, nous allons faire la quête. Rappelez-vous que si les eaux du salut sont gratuites, je suis le canal par lequel elles coulent, et faut payer des droits pour le canal.

nouillerait devant une Vierge de pierre, une Vierge qui aurait toute la semblance de Bertille.

Combien de temps l'imagier resta-t-il devant son bloc de pierre ? On l'ignore. On sait seulement que Bertille ne vint que quelques jours au chantier.

Et que l'imagier semblait un religieux devant elle, tant il était pénétré d'un secret respect.

Comme si le Destin eût passé, une princesse qui retournait dans ses terres emmena Bertille pour être sa brodeuse.

Nul n'en entendit plus parler et l'imagier fut le dernier à savoir cet événement, son chef-d'œuvre l'absorbait. Quand le merveilleux travail fut achevé, il n'y eut qu'un cri d'admiration de la cour à la plus humble demeure.

Mais l'imagier n'en devint que plus mélancolique. Il erra dans tout Paris, comme cherchant quelqu'un, pendant longtemps...

Pendant bien longtemps.

Où s'en est-il allé ! La dernière fois qu'on le vit, une sorte de désolation donnait à son visage la teinte triste et terne qu'a le ciel au jour des Morts.

EMILE CAUSÉ.

## LE COSTUME DE TRAVAIL

Le témoin, un menuisier, est venu en cour, dans ses habits de travail, passablement ternis et rapiécés.

Avocat.—Vous devez avoir des habits plus propres que ceux-là ?

Témoin.—Peut-être.

Avocat (raillleur).—Un gilet blanc, un habit et un pantalon noirs et un chapeau de soie ?

Témoin.—Tiens ! vous m'avez rencontré.

Avocat.—Non, mais je voulais prouver à la cour, le peu de respect que vous aviez pour la justice.

Témoin.—Pas du tout ; je suis comme Son Honneur, en costume de travail.

Avocat.—Pas d'autres questions ; allez vous asseoir.

## UN BON PROGRAMME

Maud.—On m'apprend que vous avez fondé un club littéraire ; peut-on connaître votre programme ?

Charles.—Certainement. Nous donnerons des bals, des concerts fumoirs, des soirées de physique amusante.

## LA LECTURE MERVEILLEUSE



Un coup de sonnette retentissant, délibéré, triomphant, fit entendre son drolin dindin à la porte d'un bel appartement des Champs-Élysées.

— Qui sonne donc ainsi ? dit Mme d'Herfort, la maîtresse de la maison. Ouvrez vite, Laurent."

A peine le domestique eût-il ouvert la porte, qu'on s'élança dans le salon ; et Mme d'Herfort se sentit à moitié étouffée par une charmante jeune femme et une admirable petite fille de sept ans, qui lui sautaient au cou.

— Comment c'est toi, ma sœur ! dit Mme d'Herfort avec un élan de joie.

— Et c'est ma fille, ma petite Chichette, que je te présente.

— Ah ! voilà donc Mlle Chichette, dont tu me parlais si souvent dans tes lettres, reprit Mme d'Herfort ! Voilà ce petit lutin couleur de rose, auquel on s'amuse, dans la famille, à donner le nom fantaisiste de Chichette !

— Bonjour tante, dit la petite fille en l'embrassant encore, c'est moi qui ai sommé, m'as-tu entendue ?

— Je le crois bien !

— Voilà pourtant huit ans que nous ne nous sommes vues, dit la mère de Chichette, Mme Cornelli. Mon mari ne peut pas se décider à quitter l'Italie ; c'est son pays, c'est là qu'il a ses occupations. J'ai pris le parti de venir sans lui, avec ma fille, te faire une visite, à toi et à ton fils, ce cher Octave, qui est toute ta consolation, depuis que son pauvre père est mort. Mais où est-il donc ? je veux le voir. Je suis sa marraine et je veux connaître mon filleul.

— Hélas ! dit la mère.

— Ah ! mon Dieu ! il est malade ?

— Non, pas du tout.

— Alors appelle-le. Il sera si heureux de me voir.

— Hélas ! reprit encore la mère.

— Pourquoi donc tous ces hélas ? tu me fais frémir.

— Je vais te l'amener", dit Mme d'Herfort, qui revint quelques instants après avec son fils, un charmant enfant de huit ans, svelte, élancé, un peu pâle, un peu frêle, mais essentiellement sympathique.

— Il est ravissant, mon filleul, s'écria Mme Cornelli ; car je suis ta marraine, dit-elle à l'enfant. Tu ne peux pas me reconnaître. Tu n'étais qu'un bel homme de quatre mois, quand je suis partie pour l'Italie. Voyons, dis-moi si je te plais comment me trouves-tu ?

— Hélas ! dit l'enfant.

— Encore hélas ! reprit-elle. Mais ! au nom du ciel ! qu'est-ce que cela signifie ?

— Mère ! mère ! s'écria Chichette. Regarde donc mon pauvre cousin. Il est aveugle !

— Aveugle !... que me dis-tu là ?

## LE COUP DROIT



Antoine, le cocher. — Je viens vous avertir, madame, que je m'en vais.

Madame. — Qu'est-ce qui ne vous plaît donc pas, ici ?

Antoine. — C'est votre mari. Faut que l'un de nous deux parte.

Elle s'aperçut alors que le charmant visage du pauvre enfant était sans expression. Il avait la grâce, la finesse, mais il y manquait la lumière. Ses yeux étaient ternes, sans regard ; une cataracte s'était formée, un petit rideau imperceptible, mais qui suffisait pour lui cacher le monde.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Mme Cornelli, aveugle !... lui !

— Je n'ai jamais eu le courage de te l'écrire, dit la pauvre mère. Quand tu l'as quitté, il avait quatre mois. Après ton départ, un commencement de cataracte s'est déclaré, et à six mois il était aveugle. A cet âge, un enfant n'a guère de connaissance, de sorte qu'il est comme un aveugle-né, qui ne sait rien des choses, des couleurs. Il ne me connaît même pas, continua-t-elle avec amertume. Il ne se fait pas une idée de non visage.

— Oh ! tu te trompes, mère chérie ! s'écria l'enfant. Quand je touche ta figure, je sens que les lignes en sont très fines, tandis que le nez, les lèvres et le menton de quelques-unes de tes amies sont très gros sous mes doigts. On dit que tes yeux sont noirs. Oh ! je connais bien cette couleur-là ! ajouta-t-il en soupirant, mais je ne ne peux pas me faire une idée des autres couleurs. Pourtant je connais un peu celle du jour : quand il fait un grand soleil et que je suis près de la fenêtre, je sens une lumière qui se glisse au milieu de mes ténèbres, et qui me réchauffe en même temps. Eh bien, quand tu t'approches de moi, tu me fais la même impression dans le cœur ; tu as quelque chose qui m'éclaire et me réchauffe, de sorte qu'il me semble que ton visage doit être tout rempli de lumière.

— Cher enfant ! dit la mère.

— Et toi, Chichette, dit Octave, en s'approchant de sa cousine, es-tu jolie aussi ?

Chichette lui répondit tout bas, à l'oreille :

— "Oui. Ma mère ne veut pas que je m'en doute ; mais comme j'entends ses amies le dire devant moi, je le sais bien.

— Vas-tu rester longtemps avec nous ? lui dit Octave.

— Oh ! non, répondit Chichette ; papa serait mécontent. Il dit qu'il s'ennuie quand je ne suis plus là pour le tourmenter. Mais c'est toi qui devrais venir avec nous, dans notre belle Italie.

— C'est donc bien beau ton pays ?

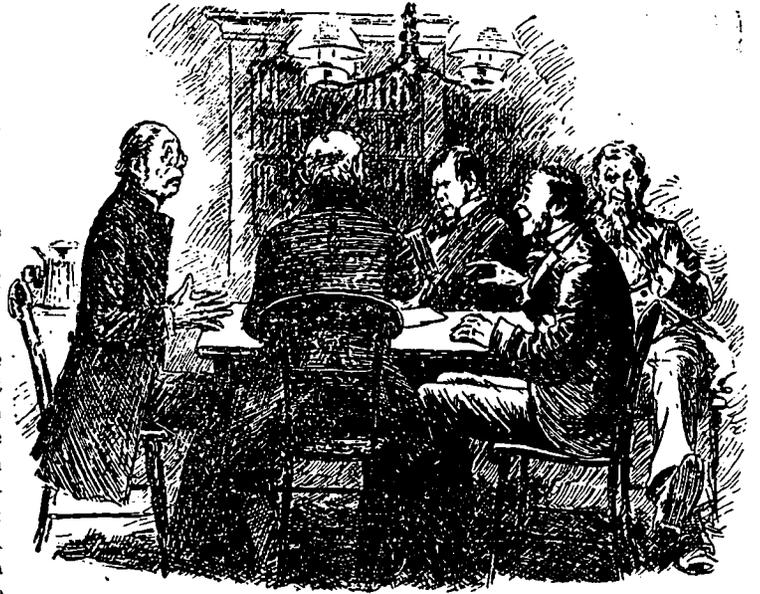
— Ah ! c'est bien plus joli que le vôtre, où le ciel est souvent grisâtre, sombre et de mauvaise humeur ; le nôtre est bleu, plein de gaieté, plein de soleil, c'est un ciel qui rit toujours, et j'aime ça, moi. Maman, dit-elle tout à coup, il faut que ma tante nous laisse emmener Octave avec nous.

— Me séparer de mon fils ! s'écria Mme d'Herfort. Tu ne sais pas ce que tu dis, petite fille.

— Mais elle a peut-être raison", dit vivement Mme Cornelli, qui depuis longtemps gardait le silence et semblait absorbée dans ses réflexions.

— Octave est pâle, un peu chétif, il doit avoir une santé frêle, et je suis persuadée que notre bon soleil lui ferait du bien ; puis nous

## UNE CONSULTATION D'AVOCATS



L'avocat au dossier. — Maintenant que vous avez eu toute la preuve, que dites-vous de mon plaidoyer ?

Premier associé. — Je n'ai pas de remarques à faire.

Second associé. — Ni moi, non plus.

Premier conseil. — Je le crois complet.

Second conseil. — Mais alors, il ne nous reste plus qu'à faire un petit tour de poker.

avons là bas un air bien plus vivifiant que le vôtre ; quand on veut les conserver, on met les fleurs dans l'eau et les enfants dans le grand air.

— Mais ce que tu me demandes est impossible, répondit Mme d'Herfort, tu sais bien que mes affaires me retiennent à Paris, que je ne peux pas vous suivre, que je ne me laisse pas comme cela enlever mon enfant.

— Mais je ne te dis pas de me le donner, je te dis de me le prêter pour trois mois seulement."

La pauvre mère était dans une cruelle alternative : cette séparation, quelque courte qu'elle fût, lui semblait bien triste ; mais il s'agissait de la santé de son fils, qui, par le fait, était d'une nature délicate et avait besoin de reprendre des forces. La mère se résigna donc à prêter le trésor qu'on devait lui rendre à courte échéance, et une quinzaine de jours après, Octave partit pour l'Italie avec sa tante et Chichette.

Les trois mois demandés s'écoulèrent, trois siècles pour la mère ; car le temps, qui a si souvent des ailes quand on veut le retenir, semble marcher en traînant des boulets quand on voudrait qu'il courût comme l'éclair.

Mais un jour que Mme d'Herfort rentrait chez elle, en se disant tristement que son cher enfant n'était plus là pour venir l'embrasser, elle poussa un cri de joie, en voyant sa sœur installée dans le salon.

— Toi ! s'écria-t-elle... Enfin !... Et Octave, mon Octave, où est-il ?

— Il est avec Chichette, dans le petit salon, près de ta chambre. Je te le ramène avec des couleurs de rose. Je l'ai fait rajeunir. Ces chers enfants veulent te faire une surprise, dont je te prévient d'avance. Ils sont occupés à mettre des costumes italiens, qu'ils ont rapportés, et pour faire de la couleur locale, ils veulent venir à toi comme deux petits Napolitains.

— Ah ! si tu crois que je vais les attendre !... Allons les chercher." Elle courut, suivie de sa sœur, à l'autre bout de l'appartement, et en traversant la chambre, elle entendit deux voix d'enfants qui chantaient une chanson napolitaine.

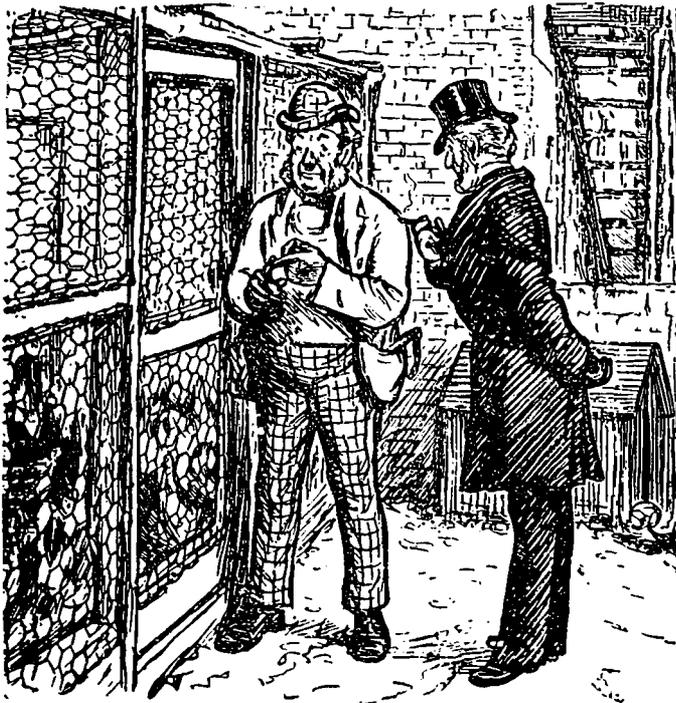
Elle aperçut alors Octave et Chichette dans la pièce voisine, dont la porte était restée entrouverte.

— Ne te montre pas tout de suite, lui dit sa sœur, au moment où elle allait s'élançant pour embrasser Octave. Laisse-toi surprendre et laisse-les venir à toi en riant aux éclats en te montrant leurs costumes et en te chantant leur chanson.

— Mais qu'ils viennent donc bien vite", répondit Mme d'Herfort qui, sans se monter, avança la tête pour les regarder.

Chichette, à demi couchée sur un grand fau-

## A LA LONGUE, ÇA PAIE



*Cittadin* visitant un ancien ami retiré à la campagne. — Dis-moi, l'élevage des volailles, ça te paie t'il ?  
*Gentleman farmer*. — O... ui. Voici. Il y a d'abord le coût des poules ; et puis la nourriture. Je paie naturellement les œufs, quand les enfants vont les lever, et ce sont eux qui les mangent.

teuil, écoutait nonchalamment Octave et commençait un peu à bâiller.

— J'ai entendu cette chanson-là si souvent à Naples, que ça commence à m'ennuyer, dit-elle à Octave ; tiens, en attendant que ta mère soit rentrée, lis-moi ce grand journal, qui est là, sur cette table ; ça m'endormiras tout à fait.

— Comment ! dit Mme d'Herfort à sa sœur, demander à un aveugle de lire le journal, mais c'est une affreuse raillerie ! Elle ne comprend donc pas le mal qu'elle lui fait ? Oh ! les enfants sont cruels parfois.

Mais elle resta immobile, le cœur palpitant, et se demandant si elle rêvait.

Octave déplaçait le journal et, singeant l'air grave d'un homme qui lit les nouvelles, il lut distinctement :

« Dernières nouvelles. Le conseil des ministres s'est réuni ce matin à l'Élysée, sous la présidence de... »

— Mon Dieu ! s'écria Mme d'Herfort, ce n'est pas possible... Mon cher petit aveugle lit le journal ! Mon fils, réponds-moi, dit-elle en s'élançant dans la pièce où était Octave, est-ce que tu lis réellement, est-ce une phrase qu'on t'a soufflée ?

— Ah ! s'écria Octave en se retournant, et en montrant son charmant visage frais, rose, épanoui et éclairé par deux yeux brillants, vous m'appelez votre fils : c'est donc vous... c'est donc toi qui es ma mère ? Oh ! je reconnais le son de ta voix ! Ma marraine devait me prévenir dès que tu serais rentrée ; nous faisons une fête de te surprendre en t'apprenant la bonne nouvelle ; mais je ne croyais pas te voir ainsi tout à coup, sans être averti, et cela me cause une émotion !... Songe donc que je te vois pour la première fois.

— Mais je ne rêve donc pas, s'écria sa mère en le couvrant de baisers... Je ne peux croire à tant de bonheur...

— Oh ! reprit Octave tout palpitant et tout rayonnant de joie, je puis donc te contempler.

Alors la mère et le fils, se prenant les mains, immobiles l'un devant l'autre, se mirent à se regarder les yeux dans les yeux.

— Voyons, dit la mère, voyons, mon enfant, comment sont tes yeux quand ils sont clairvoyants et que j'y aperçois ton âme... Oh ! comme ils me parlent bien, comme ils me disent qu'ils m'aiment ! Que c'est bon de voir ce feu vif et clair s'allumer dans ces chers foyers, si longtemps éteints !

— Et toi, mère, dit l'enfant, laisse-moi te regarder, afin que je voie bien ce que c'est qu'une

mère. Je ne connaissais que ta tendresse pour moi, tes caresses, le son de ta voix, mais, tout en étant aveugle, je savais bien que tu étais très belle.

— Comment cela ? dit Mme d'Herfort.

— C'est tout simple : je te trouvais si bonne !

— Cher enfant ! dit la mère. Mais par quel miracle as-tu recouvré la vue ?

— Mais ne devines-tu pas, reprit Mme Cornelli, que j'avais un projet en l'emmenant en Italie. On ne parlait à Naples que d'un oculiste merveilleux, dont les mains habiles semblaient pleines de rayons et rendaient la vue aux aveugles. Je ne t'ai pas confié ma secrète espérance, car je craignais qu'elle ne fût déçue. Cependant j'avais entendu dire, quand je ne croyais pas que cela pût m'intéresser, qu'on avait rendu la vue à un aveugle-né, à l'âge de treize ans. On citait aussi un célèbre chirurgien de Londres, Chiselden, qui a enlevé la cataracte d'un autre aveugle-né. Or j'ai pensé que si ces autorités de la science parlaient de ces miraculeuses exceptions, elles pouvaient avoir lieu, à plus forte raison, quand il s'agissait d'un

enfant qui n'est pas aveugle de naissance.

— O ma sœur ! que je t'aime ! s'écria Mme d'Herfort. Mon cher enfant, dit-elle à Octave, à présent que tu peux lire, quand tu liras un conte de fées, et que tu y verras une bonne marraine, souviens-toi que la tienne ressemble à ces fées qui protégeaient leurs filleuls ; à défaut de baguette magique, elle a un talisman dans le cœur.

Puis apercevant le journal, qui était tombé, elle le ramassa pieusement, en disant :

« Je te ferai encadrer, journal bien-aimé, qui m'as fait savoir que mon fils n'était pas aveugle. Oh ! je n'aurais jamais cru que j'apprendrais un jour avec autant de joie que le conseil des ministres s'était réuni à l'Élysée. »

## PINCEE DE CONSEILS

## GRAVURE SUR VERRE

Toute personne qui possède un petit tour à pédale, peut facilement exécuter la gravure sur verre.

On adapte au tour des disques en cuivre de diverses dimensions suivant la nature du travail que l'on veut faire, après avoir monté chaque disque sur une tige disposée de façon qu'elle puisse être fixée facilement sur l'arbre du tour.

Les disques, imprégnés à leur circonférence d'une pâte formée d'huile d'olive et d'émeri fin doivent tourner dans le même sens que lorsqu'on travaille au tour. Et, pour éviter que les poussières d'émeri viennent frapper les yeux de l'opérateur, on place devant le disque une lame de métal contre laquelle les poussières sont projetées.

Veut-on graver des filets sur un verre, on trace d'abord ces filets sur le verre au moyen d'un pinceau trempé dans un mélange d'eau gommée et de blanc d'Espagne, puis on présente l'objet devant le tour et bien tôt on devient habile dans l'exécution de ce premier travail. Ensuite on passe aux lettres, aux dessins plus compliqués. Le tour de main s'acquiert vite.

Lorsqu'on veut graver sur pierres dures ou sur camées, on emploie des disques de petit diamètre en fer ou

en acier et on remplace l'émeri par de l'égrisée ou poussière de diamant.

## CONTUSIONS

Lorsque les contusions sont graves, un repos absolu du membre est nécessaire ; entourez l'endroit malade avec de la flanelle trempée dans une décoction de fleurs de camomille et de pavots. Les meurtrissures sur toutes les autres parties du corps doivent être fomentées de la même manière, et si une enflure survient, mouillez un linge plié avec de l'extrait de plomb et placez-le sur la partie contusionnée, changeant le linge toutes les cinq minutes ; l'enflure disparaît après quatre ou cinq répétitions. Lorsque la peau est enlevée, appliquez l'extrait de plomb et posez au-dessus un cataplasme de camomille ou de son chaud, trempant le linge dans l'extrait chaque fois que le cataplasme est renouvelé.

## HORTICULTURE

On trouve dans un savant recueil du siècle dernier ce fait signalé par l'abbé Rozier, l'un des patriarches de l'agronomie française :

« Un de mes amis ayant deux années de suite coupé les pétales des fleurs de poiriers, aussitôt après l'épanouissement des fleurs, a observé que les fruits réussissaient beaucoup mieux que lorsqu'on conservait ces mêmes parties de la fleur. Il importe de prendre garde d'enlever ou trancher les étamines ou le pistil. En 1772, année où les poiriers ont eu très peu de fruits, ceux auxquels mon ami avait coupé les pétales de fleurs ont donné une très abondante récolte. »

## SIGNE DE PRINTEMPS

*Chasseur (qui cause du temps et de la saison depuis une heure)*. — Enfin, j'ai remarqué que les oies sauvages se sont mises en route pour le Sud.

*Mademoiselle Caustique*. — Alors, pourquoi n'êtes-vous pas parti ?

## DEUX AMIES

*Alice*. — Je m'ennuie quand je chante.

*Rose*. — Comme ceux qui t'écoutent alors.

## UNE ERREUR

— Allons ! bon, je me suis trompé de parapluie au restaurant.

— Vous avez pris le vôtre, eh !

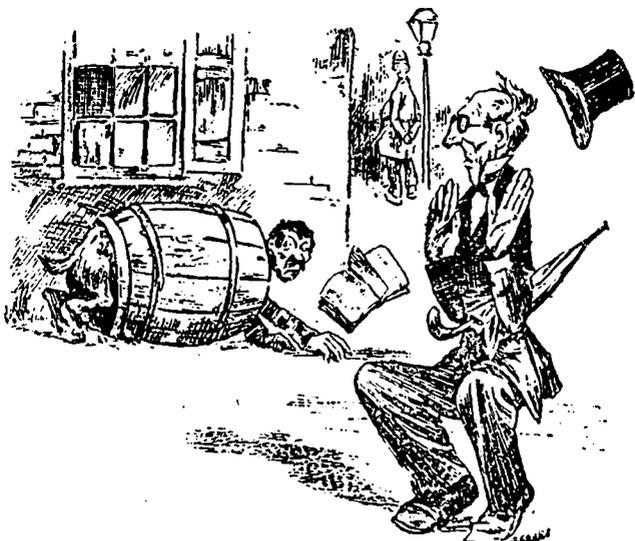
## TROP REUSSI



*Madame Lunedemiel*. — J'ai si peur qu'on nous prenne pour des nouveaux mariés, que j'ai demandé à mon mari de faire semblant de s'occuper de tout le monde excepté de moi.

*Madame Blaise*. — Tiens ! Justement le plan que j'avais adopté moi-même il y a dix ans. Mais mon mari a joué son rôle avec tant de naturel, qu'il ne l'a jamais modifié.

LA RECONNU TOUT DE SUITE



Vieux professeur de mythologie, apercevant un tramp saisi par un chien.—Ciel! Ça fait quarante ans que je décris le dieu Pan sans y croire; et voilà que je découvre qu'il existe!

FUITE IMPOSSIBLE

Barbier.—Vous avez la barbe très forte, monsieur.

Client.—...

Barbier.—Un shampoing? vous en avez réellement besoin, monsieur.

Client.—...

Barbier.—Faut-il vous cirer les moustaches?

Client.—...

Barbier.—Un coup de fer?

Ici le client tire un carnet de sa poche et écrit la phrase suivante qu'il montre au barbier:

"Je suis sourd et muet."

Le barbier se dirige vers la glace et montrant une pancarte sur laquelle est écrit: "Pas de crédit," la retourne et montre au client effaré la devise suivante:

"Les sourds muets paient double prix."

Client (retrouvant sa voix).—Pas de shampoing; pas de cirer, pas de coup de fer.

Barbier.—Je savais bien que je vous repincerais: il y a quinze jours que vous me l'avez faite, je vous attendais.

LE TESTAMENT PAR PHONOGRAPHE

Voici une heureuse application du phonographe à laquelle Edison n'a certainement jamais pensé.

Sentant sa fin prochaine, le richissime Stephen Anderson, qui possède à New-York quarante maisons et une fortune de cent millions de dollars, paralysé depuis six mois et dans l'impossibilité d'écrire ses dernières volontés, fit apporter sur son lit de douleur le phonographe dans lequel il parla son testament d'une voix mourante; puis il fit fermer l'instrument sur lequel on appliqua les scellés et il rendit l'âme le 13 mars, un vendredi!

Le 20 mars suivant, le phonographe fut solennellement ouvert chez Me Smithson, le notaire de Broadway où tous les héritiers se trouvaient réunis suivant le désir suprême du défunt qui l'avait institué son exécuteur testamentaire.

BLEU MAUVAIS TEINT

Monsieur.—Dors tu, Alice?

Madame.—Non, mon ami.

Monsieur.—Tant pis, mon rêve est fini! Je te contempiais dans ton sommeil d'enfant, et mes yeux se délectaient de tes traits angéliques. O, Alice, il n'y a pas sur terre de bonheur semblable à celui qu'éprouve l'époux qui, dès qu'il ouvre les yeux, peut contempler, noyée dans un rayon de soleil, l'image adorée de sa femme, nimbée d'une auréole...

Madame (ravie).—O, mon Georges, comme tu parles bien!

Monsieur.—Hélas! je ne puis exprimer la joie qui m'envahit, je suis encore si endormi; si tu voulais, ma chérie, tu te leverais pour allumer le feu.

BOUTON D'OR

(BLUETTE)

A mon ami Joseph Hamel.

Parmi les fleurs de la prairie  
Qui forment le bouquet des champs,  
Il en est une, ô ma chérie,  
Que je célèbre dans mes chants.  
Ce n'est pas l'humble pâquerette  
Ni d'autres fleurettes encor;  
La plus fraîche et la plus coquette,  
C'est le tout petit bouton d'or.

Parmi les fleurs de la campagne  
Qui forment le bouquet des bois,  
Il en est une, ô ma compagne,  
Que nous cueillons en tapinois.  
Ce n'est pas l'humble violette  
Ni d'autres fleurettes encor;  
La plus fraîche et la plus coquette,  
C'est le tout petit bouton d'or.

Ce n'est pas le bluets superbe,  
Ni le rouge coquelicot,  
Ni le coucou jaunissant l'herbe  
Qui tapisse le vert coteau...  
Ce n'est pas, belle blondinette,  
Bien d'autres fleurettes encor:  
La plus fraîche et la plus coquette,  
C'est le tout petit bouton d'or.

UNE INSULTE

Charles.—Je suis très ennuyé, mon tailleur a offert de vendre mon compte à un collecteur.

Bill.—Et tu vas être poursuivi.

Charles.—Non, personne n'a voulu faire d'offres.

MÉFIANCE!

Dimanche matin, au poste de police No...  
Sergent.—Encore vous père Lapéprie, et dans quel état! où avez-vous pris cette brosse?

Lapéprie.—Broshe... brosche... inutile... charchan... pourriez pas avoir la pareille... n'ouvritai pas la porte... ou vous connaît...

TOUS PERDUS!

Elle.—C'est horrible! je viens de dire que deux chasseurs se sont perdus dans la forêt et qu'ils sont morts de faim et de froid. Vous êtes-vous jamais perdu, monsieur Paul?

Lui.—Une fois, une seule fois.

Elle.—Quand?

Lui.—La première fois que je vous ai vue, perdu en admiration, en contemplation et (soupirant) je ne me suis jamais retrouvé depuis.

Les papas ont dit oui.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 4 M.A.I.,  
Après midi et soirée.

LE JOLI DRAME INTITULÉ

THE RUNAWAY WIFE!

Excellente compagnie, splendides décors, etc.

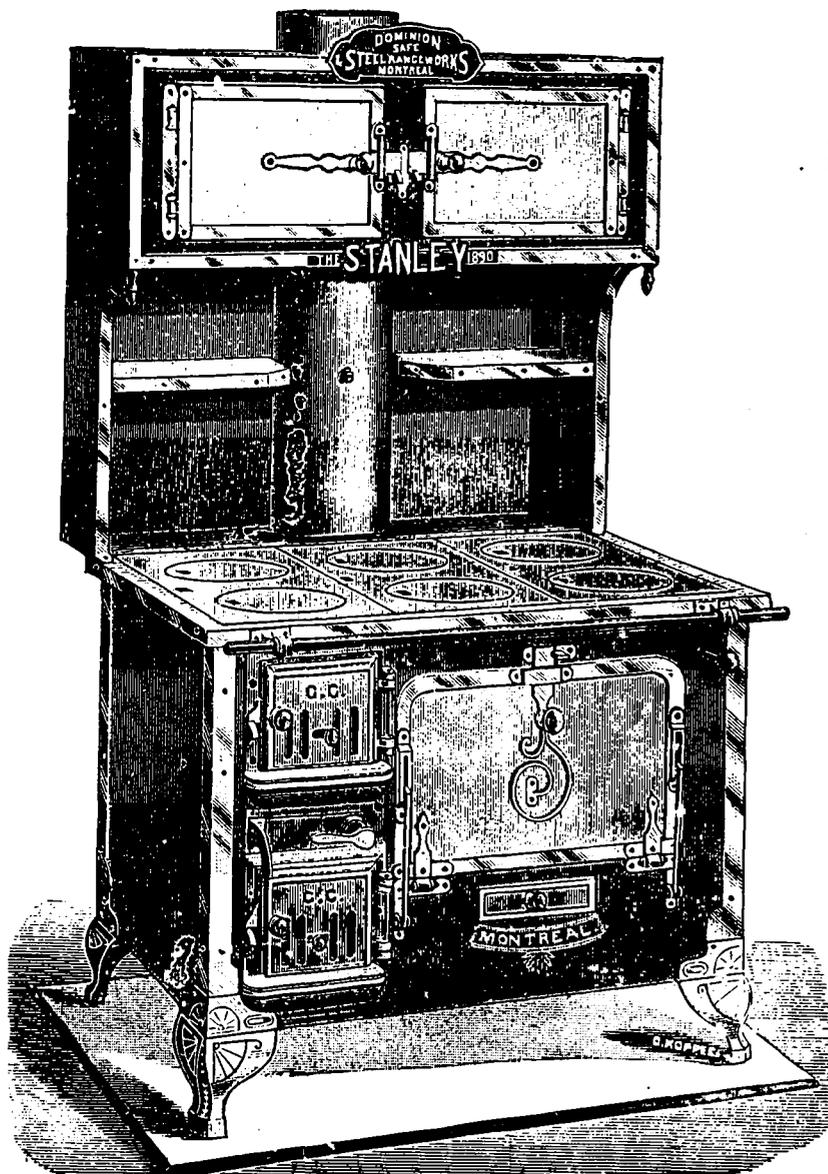
PRIX D'ADMISSION:

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE:

THE CITY CLUB BURLESQUE



GODE. CHAPILEAU  
Coffres-Forts et Poêles de Cuisine en Acier  
320 RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL  
Téléphone Bell 133.  
Téléphone Fédéral 828.

# DYSPEPSINE

— LE —

**GRAND REMEDE AMERICAIN**

— POUR LA —

# DYSPEPSIE

GUERIT RADICALEMENT

*L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Maux de Tête, Constipation, Maladies Biliennes,*

— AINSI QUE —

**LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES**

Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies, 50 cts. la Bouteille

**LE MUSEE DES FAMILLES.** (58e année), paraissant deux fois par mois publié dans son No. du 15 Février 1891: La messe de Suzel, par Abel Mercklein. — Sans lui, par Louise Muscat. — Les dix doigts de Jean Rulhe, par Sixte Delorme. — Un rival du grand Condé, par B. M. — Causerie de quinzaine, La destinée d'un hibou, par Clerget. — Causerie musicale, par Willy. — Le Royander-Goa, par Georges Grand. — Petits voyages à travers les grandes Industries Françaises, par G. B. — Musique, par Eug. Muller. — ILLUSTRATIONS par A. Montéclot, J. Wagrez, C. Bodmer, Gaston Nourry, C. Gilbert, Féral, Gaillard, etc., etc., et d'après de vieilles estampes. — PRIX D'ABONNEMENT, Paris: un an 11 fr. Département, 16 fr., à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris.

## PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

## B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

**JOURNAL DE LA JEUNESSE.** — Sommaire de la 955e livraison (21 mars 1891). TEXTE: La famille Hamelin, par l'auteur de la Neuvaine de Collette et de Tout droit. — L'Institut, par Alexis Lemaître. — Le commandant Pauplemoussé, par Maxime Du Camp, de l'Académie française. — Une tentative désespérée, initée de l'anglais, par C. Dickson. — Chaque numéro, 10 cent.

ILLUSTRATIONS de Tofani et E. Zier. — ABONNEMENTS: Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr. — Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

## "LA LYRE UNIVERSELLE"

Revue Poétique Illustrée Lamartienne

DIRECTION, FORMATION, JULES CANTON, 19 RUE SOUFFLOT, Sommaire du No 51. — Mois de Décembre 1890.

SOMMAIRE. — Avis divers. *La Savie Littéraire*: Les Touristes Lyonnais, par M. Constant Berlioz. — *La France et le Monde Littéraire*: Le Centenaire de Lamartine, par Jules Canton. — A Lamartine, par Mme Amélie Moissonnier. — Lamartine au Collège de France, par Jules Sage. — A ma Nièce, par Mlle Henriette Weil. — Victor Hugo et l'école classique, par Auguste Decille. — Devant le cercueil de Miss Marie Smith, par Mme Anna Rudy. — Splendeur des cieux, par M. A. des Essarts.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

**SHELDON COLLINS' SON & CO.,**

32 and 34 Frankfort Street, New-York

## LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

**Rhume, Bronchite, Etc.**  
25c. LA BOUTEILLE

Laviolette & Nelson, pharmaciens, 1605 Notre-Dame Importateurs de Remèdes Français, Agents pour la Liqueur de Gondron de Norvege.

COIN DES RUES NOTRE-DAME ET ST-GABRIEL

## ARISTIDE BELAIR,

*Contracteur - Menuisier,*

218 AVENUE LETOURNEUX,  
VILLE DE MAISONNEUVE.

Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin et promptitude et à des prix modérés.

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux. Fondé en 1841. — Correspondance littéraire Notes and Queries Français, Questions et Réponses, Lettres et Documents inédits, Communications Diverses. — PARIS: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas. — NEW-YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

MAISON FONDÉE EN 1859

## HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122  
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

### SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.  
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.  
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.  
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.  
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

## HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

## Pilules Antibiliennes.



MARQUE DE COMMERCE

### Du Dr NEY

Remède par excellence contre les Affections Biliennes: Torpeur du foie, Irréductible bile et autres indigestions qui en découlent: Constipation, Perte d'appétit, Maux de tête, Etc.

Le Dr D. Marsolais, praticien distingué, écrit ce qui suit:

Voilà plusieurs années que je fais usage des Pilules Antibiliennes du Dr Noy et je me trouve très bien de leur emploi.

Je ne puis que faire l'éloge de leur composition que vous avez bien voulu me faire connaître. Ne contenant pas de mercure, elles peuvent être administrées sans danger dans une foule de cas où les pilules mercurielles seraient tout à fait nuisibles.

Non-seulement je fais un usage considérable de ces pilules pour mes patients, mais j'en ai aussi eu l'usage en maintes circonstances pour moi-même et le résultat a été des plus satisfaisants.

C'est donc avec plaisir que j'en recommande l'usage aux personnes qui ont besoin d'un purgatif DOUX, EFFECTIF, ET INOFFENSIF.

Javaltrie, 1er mai 1887. Dr D. MARSOLAIS.

EN VENTE PARTOUT  
SEUL PROPRIÉTAIRE

**L. ROBITAILLE, Chimiste**  
JOLIETTE, P. Q.

PRIX SEULEMENT 25 CTS LA BOITE.

## ATTRACTION SANS PRECEDENT

Plus de Un million distribue



## LOTIERE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE

Incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, et reconnue dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et

Devant continuer jusqu'au 1er Janvier 1895.

Les grands tirages extraordinaires, ont lieu semi-annuellement *ten Juin et en Décembre*, et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

*Paul Conrad*

*J. A. Emery*

Commissaires.

Nous, soussignés, banques et banquiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank  
PIERRE LANAUX, Président State National Bank.  
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank.  
CARL KOHN, Président Union National Bank.

## GRAND TIRAGE MENSUEL

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle Orléans,  
MARDI, 12 MAI 1891

Prix Capital . . . \$300,000

100,000 Billets dans la roue.

### LISTE DES PRIX:

|                                |           |
|--------------------------------|-----------|
| 1 PRIX DE \$300,000, soit..... | \$300,000 |
| 1 PRIX DE 100,000, soit.....   | 100,000   |
| 1 PRIX DE 50,000, soit.....    | 50,000    |
| 1 PRIX DE 25,000, soit.....    | 25,000    |
| 2 PRIX DE 10,000, soit.....    | 20,000    |
| 5 PRIX DE 5,000, soit.....     | 25,000    |
| 25 PRIX DE 1,000, soit.....    | 25,000    |
| 100 PRIX DE 500, soit.....     | 50,000    |
| 200 PRIX DE 300, soit.....     | 60,000    |
| 500 PRIX DE 200, soit.....     | 100,000   |

### PRIX APPROXIMATIFS

|                              |          |
|------------------------------|----------|
| 100 PRIX DE \$500, soit..... | \$50,000 |
| 100 PRIX DE 300, soit.....   | 30,000   |
| 100 PRIX DE 200, soit.....   | 20,000   |

### PRIX TERMINAUX

|                              |          |
|------------------------------|----------|
| 999 PRIX DE \$100, soit..... | \$99,900 |
| 999 PRIX DE \$100, soit..... | \$99,900 |

3,134 Prix se montant à \$1,054,800

### PRIX DES BILLETS:

Billet Complet, \$20; Demis, \$10; Quarts, \$5  
Dixièmes, \$2; Vingtièmes, \$1.

Prix des Clubs: 55 Billets d'une piastre pour \$60.00

Taux spéciaux pour les agents. Agent demandés partout. IMPORTANT. — Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez:

PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de nos droits comme institution de l'Etat.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ordinaires adressées à Paul Conrad, mais non les lettres CHARGÉES à lui adressées.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, *franches de port*.

NOUBLIEZ PAS que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des Etats-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier Janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est réunie le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf. C'est l'opinion générale, que le vote populaire sera en faveur de la Loterie.